

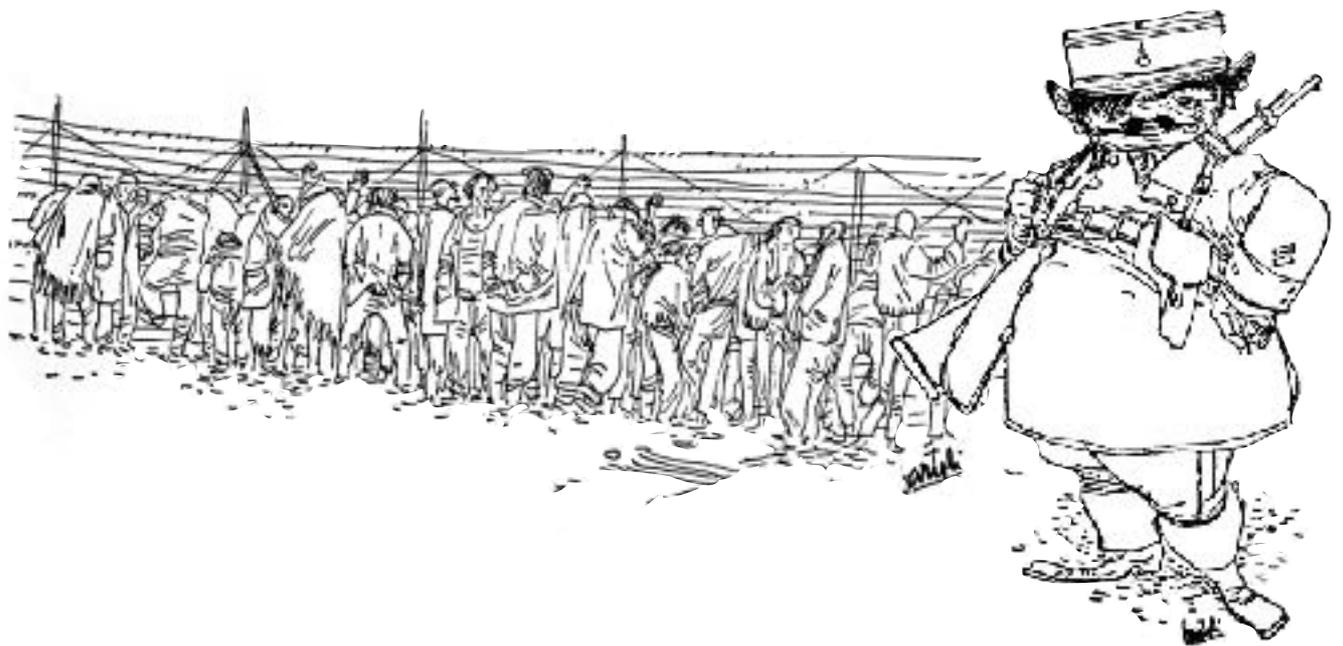
Ni dormir, ni rêver. Regarder.

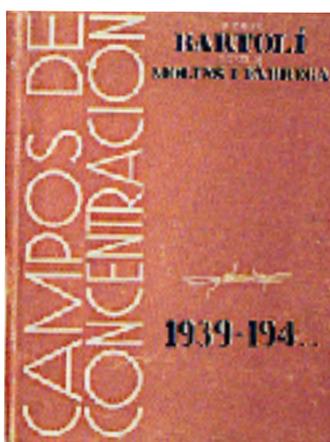
# JOSEP

V6

un film de  
Aurel

scénario de  
Jean-Louis Milesi





PRÉFACE DU LIVRE  
**CAMPOS DE CONCENTRACIÓN**  
**1939-194...**

Bartoli - Molins i Fabrega  
Ediciones "Iberia" Mexico 1944  
(extraits)

Au mois de février 1939, plus d'un demi-million d'hommes, de femmes et d'enfants arrivaient aux portes du Monde pour y demander asile...

Ils arrivaient aux confins de la France, de cette France qui a été le berceau de la Liberté et de la Fraternité parmi les hommes...

La frontière s'est ouverte, mais non pas pour leur donner un asile franc et loyal, il n'y a eu chemin ni sentier qui n'ait débouché sur les cimetières improvisés où les attendaient la faim, la misère et la mort.

Et le droit à cela même, on a voulu le leur contester.

Il s'est trouvé des députés et des sénateurs énergumènes qui, du haut des tribunes parlementaires, ont disputé aux fugitifs le sable des plages où leurs corps exsangues reposaient... Il s'est trouvé des médecins et des chefs de camp qui, dans une compétition malsaine, se sont glorifiés du nombre de leurs morts...

Nombreux furent les capitaines, les colonels, les généraux, qui par leur vexation, la faim et les coups, essayèrent de les forcer à se livrer aux hordes franquistes, lesquels en-deçà des foncières, tuaient.

Le marchand d'esclaves est réapparu; qui allait dans les camps palper les muscles, compter les dents, enlever les jeunes et les forts pour les envoyer labourer les champs, creuser les puits de mines, tailler les forêts, tracer des routes, sous la surveillance des nègres ou des gendarmes...

Mais ce n'est pas là la faute de la vraie France.

La noblesse d'âme du peuple français n'avait pas disparu. Elle avait été masquée et faussée par ceux-là même qui devaient la trahir.

Certes, les torturés, les humiliés, les insultés, se comptent par milliers; mais par milliers également se comptent ceux qui ont rencontré une âme fraternelle, un esprit pur de haines sauvages...

MI CORAZÓN SE HA DORMIDO...

¿Mi corazón se ha dormido?  
Colmenares de mis sueños,  
¿ya no labráis? ¿Está seca  
la noria del pensamiento,  
los cangilones vacíos,  
girando, de sombra llenos?  
No; mi corazón no duerme.  
Está despierto, despierto.  
Ni duerme ni sueña; mira,  
los claros ojos abiertos,  
señas lejanas y escucha  
a orillas del gran silencio.

MON CŒUR S'EST ENDORMI...

Mon cœur s'est-il endormi ?

...

Non, mon cœur ne dort pas.  
Il est éveillé, éveillé.  
Il ne dort ni ne rêve ; il regarde,  
Les yeux grands ouverts,  
quelques signes lointains, et il écoute,  
Sur les rives du grand silence.

Antonio Machado  
poète  
mort en exil en février 1939  
à Collioure

**LES INDICATIONS D'ANNÉES SERVENT À FACILITER  
LA LECTURE MAIS N'APPARAÎTENT PAS DANS LE FILM**

**1990**

**1. INT. ATELIER JOSEP / JOUR**

Cette séquence va revenir régulièrement tout au long du film. Elle sera constituée principalement de gros plans.

Des doigts (ceux de Josep à 80 ans) tâtonnent une radio, comme le ferait un mal voyant. Puis l'allume : c'est "take this waltz", de Léonard Cohen sur un poème de Federico García Lorca<sup>1</sup>.

Puis les doigts glissent sur la table pour repousser sur les bords les crayons, pinceaux, cendrier, loupe, verre de vin à moitié plein... qui l'encombrent. Enfin, les mains de Josep y déposent une toile vierge, à plat. C'est un format carré (50cm X 50cm). Malgré ces précautions, le coin de la toile renverse le verre qui tombe à terre.

**1939**

**2. EXT. CHEMIN D'EXODE - ESPAGNE / NUIT**

Un ciel rempli d'étoiles. Quelques petits nuages blancs.

C'est l'hiver.

Un lourd silence, sans chants d'insectes.

De-ci de-là un rapace nocturne semble répondre au hurlement bref d'un loup.

Quelques claquements incongrus perturbent ce silence. Bruit que feraient des draps claquant au vent sur leur fil d'étendage. Étrange bruit dans ce coin isolé, sans maison.

Cul par-dessus tête, une voiture git sur le bas-côté.

Le vent s'y engouffre par une portière entrouverte et se glisse dans une chemise de nuit blanche, l'agite comme un fantôme, la fait danser et virevolter dans l'habitacle de la voiture, contre le parebrise.

À quelques mètres, un loup gratte un petit monticule de terre, sans doute la tombe d'un enfant, faite à la va-vite. Il enfouit son museau, semble mordre dans quelque chose, tire vers lui et finit par extraire de la terre une poupée.

Un coup de feu claque.

Une balle frôle le loup qui s'enfuit avec sa poupée dans la gueule.

La balle, ricochant sur une pierre, va faire exploser le parebrise de la voiture.

Trois hommes, uniformes en lambeaux, côte à côte, tenant à peine debout, regardent le loup s'enfuir.

Le plus jeune, 29 ans, s'appelle **JOSEP**.

---

<sup>1</sup> - On entendra cette chanson tout au long du film dans des versions totalement différentes suivant les époques, parfois en musique de film, parfois in vivo.

Celui du milieu, **MARTIN**, n'a plus qu'une jambe (il porte ses béquilles dans son dos). Il prend appui sur Josep tandis que l'autre soldat, **HELIOS**, remet son fusil encore fumant en bandoulière.

## DE NOS JOURS

### 3. EXT. NEW YORK / JOUR

Dans un bus, de nos jours, dans les rues de New York.  
C'est l'été.

**VALENTIN**, 22 ans, visage collé à la vitre qui le sépare de la ville, émerveillé, regarde défiler les gratte-ciels, façades de béton ou de verre, les publicités immenses, les centaines d'enseignes colorées...

Le générique s'insère dans ces publicités, ces façades... et se termine sur des musiciens qui interprètent sur un trottoir la chanson de Léonard Cohen.

Depuis l'extérieur du bus on voit Valentin répondre à son téléphone, la voix de sa mère parvient jusqu'à nous :

MÈRE

Valentin ? Ah quand même tu décroches !  
Alors ! Tu es arrivé ? Tu devais téléphoner ! Tu es où ? Tu sais que je me fais un sang d'encre ! Alors  
Valentin, c'est beau ?...

2005

### 4. INT. VOITURE / JOUR

MÈRE

Valentin ?

Quelques années plus tôt, dans Perpignan (le nom de la ville est écrit en gros sur le flan d'un bus).

Valentin (14 ans) voyage à l'arrière d'une voiture. Il écoute Massilia Sound System dans son casque.

**MAMAN** conduit tandis que **PAPA** triture nerveusement son paquet de cigarette.

MÈRE

VALENTIN !

Valentin retire un écouteur.

MÈRE

C'est pas trop fort ?

VALENTIN

Non maman.

MÈRE

Je suis sûre que oui.

## 5. EXT. CHEMIN D'EXODE - ESPAGNE / NUIT

Dans la voiture cul par-dessus tête, le fantôme de tissu s'échappe par le parebrise que la balle a brisé.

Derrière, on aperçoit les trois misérables soldats qui reprennent péniblement leur marche, Josep et Helios soutenant l'unijambiste.

Valsant dans la nuit, la chemise de nuit s'élève à son tour vers le ciel, comme une âme libérée de son fardeau. Mais la Terre semble ne pas en avoir fini avec elle et les branches tordues d'un arbre s'en saisissent.

Sans un mot, sans s'arrêter, les trois soldats passent près des restes calcinés d'une charrette en bois. Quelques volutes de fumée s'en échappent encore et montent vers le ciel, espérant rejoindre les nuages.

Le long du chemin, des valises éventrées déversent leurs tripes de linges que le vent, en les gonflant comme des voiles, emporte sur des centaines de mètres pour les déposer sur les taillis, sur les arbres, sur les rochers.

Accrochée à sa branche, la chemise de nuit flotte dans la nuit comme un drapeau blanc, semblant hésiter entre le ciel et cet enfer sur Terre.

Les trois hommes ne prêtent attention ni aux voitures abandonnées ni aux objets plus ou moins volumineux que d'autres fuyards ont laissés derrière eux.

On croirait que la neige est tombée, une neige composée de draps, de culottes, de taies d'oreillers, de brassières, de mouchoirs... qui claquent au vent.

Puis la pluie entre en scène, clouant au sol le linge.

L'un des soldats, Josep, se retourne et vérifie du regard que ses camarades suivent. Son regard est happé par la silhouette de Martin, l'unijambiste, perché sur ses béquilles, soutenu par Hélios, le troisième soldat.

Peu à peu, sur son arbre, la chemise de nuit cesse à son tour de claquer au vent, renonçant sans doute, et se met à pendre, dégoulinante d'eau... finissant par ressembler à un pendu.

## DE NOS JOURS

### 6. EXT. NEW YORK / JOUR

On retrouve Valentin dans les rues de New York, nez en l'air.

Sur le trottoir, une **ADORABLE ÉTUDIANTE** est perchée sur un seul pied pour pouvoir remettre en place son autre tong dont la bride s'est défaite.

Accaparé par le spectacle de la ville, Valentin ne la voit pas. Il la percute.

VALENTIN  
Désolé, sorry...

Sous le choc, l'adorable jeune femme perd l'équilibre et lâche les dossiers qu'elle tenait sous un bras.

Valentin, embarrassé, la regarde, figé sur place par sa propre maladresse et la beauté de l'étudiante.

Ce pourrait être un coup de foudre si, se redressant, la jeune femme ne se mettait à le traiter de tous les noms.

ÉTUDIANTE  
Asshole! Watcha fucking doin'?'<sup>2</sup>

Valentin continue pourtant de lui sourire. Rougissant. Il ne comprend rien à ce qu'elle lui balance.

Il se penche enfin pour l'aider à ramasser ses dossiers. Mais la jeune femme le cloue du regard et lui glisse devant les yeux un sublime doigt d'honneur.

ÉTUDIANTE  
Do you wanna a translation?'<sup>3</sup>

Cette fois-ci, le message est passé.

Il la regarde s'éloigner sans se retourner. Wouahou qu'elle était belle !

2005

## 7. INT. VOITURE / JOUR

On retrouve Valentin, 14 ans, à l'arrière de la voiture de ses parents.

VALENTIN  
Alors, je peux aller avec les potes ce weekend ?

MÈRE  
Papa t'a dit que non.

PÈRE  
Mais j'ai rien...

MÈRE  
Je conduis, on peut parler de ça plus tard !

Court échange de regard entre Valentin et son père, dans le rétroviseur.

Valentin soupire, remet son casque, puis extirpe de sous ses fesses un carnet rempli de dessins.

La voiture s'arrête à un feu rouge.

L'ado observe une scène de rue : un immense mur couvert de magnifiques tags, hyper colorés, couleur franche, sans message, juste la beauté du geste. Dans ce mur, une petite encoignure de

---

<sup>2</sup> - Trou du cul ! Tu fous quoi, bordel !

<sup>3</sup> - T'as besoin d'une traduction ?

porte. C'est là que vit une femme, sur des cartons, son caddie renfermant tout son monde à portée de main, une petite radio en marche...

Rapidement, habilement, l'ado dessine ce qu'il voit, en noir et blanc.

Mais il n'est pas assez vif et lorsque la voiture repart, il n'a pas fini.

1990

#### 8. INT. ATELIER JOSEP / JOUR

Le visage de Josep (on n'en voit qu'une petite partie) est penché tout près de la toile pour lui permettre de voir le pinceau plat qui applique allègrement des couches de rouge..

De la cendre s'échappe de la cigarette continuellement collée aux lèvres de Josep et tombe sur la toile. Josep ne s'en aperçoit pas et la cendre est écrasée par le pinceau, le gris se mêlant au rouge.

1939

#### 9. EXT. CHEMIN D'EXODE - ESPAGNE / NUIT

Des doigts maigres et frigorifiés retirent une cartouche d'un pistolet. Puis les doigts portent la cartouche à une bouche, les dents enserrant la balle, les doigts tournent, un craquement, une dent casse en même temps que la balle se sépare de la cartouche.

Helios crache un glaviot de sang.

Puis il verse la poudre (cordite) sur quelques feuilles sèches qu'il a au préalable écrabouillées.

Les doigts de Josep actionnent un briquet d'amadou avec sa mèche jaune.



Une main maladroite a gravé sur le cylindre du briquet le prénom Maria : un ♥ remplace le point sur le "i"

Les étincelles mettent le feu à la cordite.

Martin ajoute d'autres feuilles, un petit feu démarre...

2005

#### 10. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

L'appartement du **GRAND-PÈRE** sent le vieux.

Le salon/salle à manger a été transformé en chambre. Dans son lit médicalisé, yeux fermés, respiration difficile, le grand-père est mourant.

À la radio passe "Il Trionfo Del Tempo e del Disinganno" de Haendel.

La mère se précipite, ouvre les fenêtres, criant à son fils :

MÈRE

Ouvre, ouvre ! On étouffe ici !

Elle coupe la radio, marmonnant :

MÈRE

Ça pue la mort...

Valentin, qui écoute toujours de la musique dans son casque, ouvre une fenêtre.

1939

#### 11. EXT. CHEMIN D'EXODE - ESPAGNE / AUBE

Le jour pointe à peine.

La neige a remplacé la pluie.

Bruit de véhicules qui approchent.

Les mains de Josep et Hélios jettent hâtivement de la neige sur le feu.

MARTIN

(en castillan)

En vue !

Des véhicules militaires de l'armée de Franco apparaissent sur la route enneigée. Les drapeaux claquent au vent. Les hommes armés cherchent du regard d'éventuels fuyards...

Dans les bas côtés, dissimulés sous des branchages, nos trois soldats allongés ne bougent pas. Près d'eux, risquant de dévoiler leur présence aux franquistes, une petite colonne de fumée blanche s'échappe encore de l'amas de neige qui recouvre le feu.

2005

#### 12. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

Une petite colonne de fumée s'élève devant le visage de Valentin qui vient d'ouvrir la fenêtre. Il souffle dessus pour la disperser, puis se penche et aperçoit son père qui fume, en bas, dans la rue, près de la voiture.

VALENTIN

Papa !

Son père lève le nez et lui fait un signe de la main.

1939

#### 13. EXT. CHEMIN D'EXODE - ESPAGNE / AUBE

Josep confectionne une boule de neige et la lance : beau tir, la fumée cesse de sortir.

**CUT TO:**

Ils ont repris leur marche, les deux valides aidant l'unijambiste à progresser. Des coups de feu claquent quelque part devant eux. Ils se figent.

**CUT TO:**

Sur une vieille borne de pierre, le mot "Franzia" (suivi d'un nombre de kilomètres illisibles), en partie caché par la neige et du sang frais.

Les trois soldats, muets, observent les membres d'une famille fauchés par les balles des franquistes, abattus dans le dos, leur sang maculant la neige.

Ils reprennent leur marche. Et empruntent un chemin enneigé que les roues du convoi qui les précède ont laissé vierge de toutes traces.

**CUT TO:**

Près du col, les trois soldats aperçoivent un camion. Ils s'en approchent sans se faire repérer, pour découvrir qu'il est vide, abandonné. Au-delà du camion, le chemin n'est plus carrossable. Dans la neige, des traces de pas.

**2005**

#### **14. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

Valentin fait un détour pour passer le plus loin possible du lit de son grand-père. Il se dirige vers la télévision. Il trouve la télécommande et l'allume. La voix de sa mère retentit de la pièce d'à côté.

MÈRE, OFF

Tu vas pas mettre la télévision alors  
que ton grand-père est mourant !

Valentin se tourne vers son grand-père et croit voir un sourire se dessiner sur le vieux visage ridé.

**1939**

#### **15. EXT. SENTIER D'EXODE - ESPAGNE / JOUR**

Au bord de l'épuisement, les trois soldats continuent pourtant de progresser sur un sentier de mules, marchant dans les traces de ceux qui les précèdent. Au détour d'un virage, ils se retrouvent à quelques pas derrière 4 hommes, marchant encore plus lentement, ralentis par leurs fardeaux... Méfiants, la main sur la crosse de leur revolver, ils les rattrapent...

Un des hommes porte une sorte de tapis, qui se déroule devant les soldats et dévoile une tapisserie.

Josep court vers la tapisserie et pose une main dessus.

JOSEP

Goya !

Puis, malgré l'épuisement, il court vers un autre soldat pour découvrir un tableau sur son dos.

JOSEP  
El Greco !

L'homme qui porte le tableau se retourne et pousse Josep qui tombe le cul dans la neige.

Le fusil est déjà dans la main de Helios.

Un **LIEUTENANT**, chargé lui aussi d'œuvres d'art, se dirige vers eux.

LIEUTENANT  
*(en Castillan)*  
Vous préférez que ça tombe entre les  
mains de Franco !

Les trois soldats hésitent.

LIEUTENANT  
Je suis le lieutenant Alejandro Blasi  
Boher, nous rejoignons le gouvernement  
passé en France, nous sommes du même  
bord les gars.

D'un coup de menton il indique l'unijambiste.

LIEUTENANT  
Nous ne sauvons pas les mêmes trésors,  
c'est tout.

1990

**16. INT. ATELIER JOSEP / JOUR**

Le pinceau crisse sur la toile.



2005

**17. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

Assis par terre, Valentin ouvre son carnet et termine le dessin du mural. Son geste est sûr, il a de la technique. Mais quelque chose manque : la femme qui vit sur des cartons. L'ado n'a reproduit que le mur, sans l'être humain qui vivait là. Comme s'il n'avait vu que la "beauté", refusant de voir le reste.

1939

**18. EXT. VILLAGE DE MONTAGNE / JOUR**

VOIX  
Allez, allez...

Sur un panneau signalétique enneigé : BIENVENUE EN FRANCE.

Aux abords d'un village de montagne, un couple de Français en vacances, et leurs trois enfants, descendent tranquillement un raidillon sur leurs skis, jetant des regards circonspects vers quelque chose hors champ.

C'est un défilé de loqueteux.

CHARLES, 10 ANS

Qu'est-ce que c'est ?

MÈRE

Ne t'approche pas !

CHARLES

Mais c'est qui !

Des pieds boueux, chaussures civiles, de femmes, d'enfants, d'hommes, puis bottes militaires, espadrilles... font un bruit de succion.

De temps en temps, quelques sabots de mulets, de chevaux, de chèvres... Quelques béquilles aussi, dont celles de Martin.

Une voix française répète inlassablement :

VOIX

Allez, allez...

**CHARLES**, le plus jeune des enfants, accaparé par ce défilé, quitte la piste de ski et glisse à toute allure vers eux.

Sa **MÈRE** hurle. Ses **FRÈRES** l'appellent.

FRATRIE

Charles !

L'enfant percute Martin. Josep et Helios le retiennent, l'empêchant de basculer en arrière.

Le **PÈRE** a skié rapidement vers eux.

PÈRE

Lâchez-le ! Immédiatement !

Il repousse les mains qui retiennent son fils. Se servant de son bâton de ski pour éloigner ces pouilleux. Sa femme arrive.

MÈRE

Qu'est-ce qu'ils lui ont fait !

MARTIN

Tout va bien, madame.

CHARLES

Papa, il parle français.

MARTIN

Parce que je suis français. Brigade internationale.

PÈRE

Vous êtes la honte de ce pays, monsieur.

À cet instant un bruit de moteur leur fait lever la tête. Charles se colle à son père.

Dans la file d'exilés, des gens paniquent.

MARTIN

(à Charles)

Sois tranquille petit, ils ne bombarderont pas la France, pas encore.

Dans le ciel, un avion affichant la croix gammée vole en direction de l'Espagne.

MARTIN

(au père)

Tout le monde s'en fout de l'Espagne. On continue de s'amuser, faire du ski, comme si de rien... Sauf les deux là, Mussolini et Hitler. Ah, ces deux-là, ils sont venus l'aider leur ami fasciste, Franco. Mais l'Europe, nos dirigeants, ils ont tous laissé faire. Vous avez laissé faire, monsieur. Et aujourd'hui notre pays est pris en étau, plus des trois quarts de nos frontières sont aux mains des fascistes. Que se passera-t-il demain ?

PÈRE

(pointant du menton les réfugiés)

Tout plutôt que ça !

Dans le ciel, l'avion pique et quelque part, de l'autre côté de la frontière, mitraille sans doute d'autres exilés.

2005

#### 19. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

Dans son lit, le grand-père assis contre de nombreux oreillers mange chichement. Valentin le regarde, esquisse même un dessin. Le bras droit de son grand-père est en partie invalide, il ne peut bouger que l'avant-bras. Son pyjama trop grand découvre son épaule et Valentin dessine la vieille cicatrice qu'il voit là, à la jonction de l'humérus et de l'omoplate.

De temps à autre, Valentin et son grand-père échangent un regard.

1939

#### 20. EXT. VILLAGE DE MONTAGNE / JOUR

Des coups de feu claquent.

Josep et ses deux compagnons vident leur chargeur.

Puis jettent leurs armes sur un énorme tas de crosses et de canon de fusils, révolvers, fusils mitrailleurs...

Posé sur le tas, une machine à écrire.

CUT TO :

VOIX

Allez, allez...

Josep et ses compagnons piétinent sur place pour se réchauffer un peu dans une file immobile de soldats vaincus. L'unijambiste

s'appuie à présent sur sa paire de vieilles béquilles rafistolées.

Comme un refrain, des voix scandent :

VOIX  
Allez, allez...

CUT TO :

Les trois comparses se font fouiller par des gendarmes.

GENDARME  
(en castillan, fort accent  
français)  
Armas ? Pistola ?

Les trois comparses secouent la tête. Leurs yeux exorbités regardent, derrière le **GENDARME** qui les fouille, des êtres surmontés d'un bonnet rouge, qui les menacent de leur baïonnette et qui semblent sortir tout droit de l'enfer : des **TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS**.

Pendant que les soldats se font minutieusement fouiller, d'autres gendarmes trient les femmes et les enfants, les séparant des hommes en leur criant :

GENDARMES  
Allez, allez !

Les familles sont brutalement déchirées. Les femmes et les enfants pleurent.

Josep observe tout ce qui se passe autour de lui. Il cligne des yeux : c'est ainsi qu'il fait chaque fois que son regard capture une image, la sélectionne et dans sa tête la transforme déjà en croquis, la détachant du reste : ici un gendarme qui reluque la poitrine d'une femme portant un bébé. Derrière le gendarme et la femme au bébé, la foule ralentit, devient floue, et le regard peut ainsi se focaliser uniquement sur ce que Josep photographie mentalement.

GENDARME  
Qu'est-ce t'as là, toi !

Josep est abruptement tiré de son observation par la main du gendarme qui arrache de sa poche le briquet à amadou. Le gendarme regarde le cœur gravé, ricane et glisse le briquet dans sa poche. Helios fait un pas en avant.

HELIOS  
(s'énervant, en castillan)  
Hé ! C'est pas une arme !

Josep le retient par le bras. Le gendarme sourit. Derrière lui, les tirailleurs sénégalais s'avancent vers les trois comparses, baïonnettes en avant.

GENDARME  
Ça t'a pas suffi, une fessée par le  
petit Franco ? T'en veux une autre ?  
Une vraie ?

Alors, il se saisit à pleine main des galons sur la veste de Helios et les arrache.

GENDARME

Si t'as perdu la guerre, c'est parce que vous, les Espagnols, vous valez rien !

Helios serre les dents mais ne peut rien faire.

Puis le gendarme s'approche de Martin. De son gourdin il frappe son moignon. Martin serre les dents de douleur.

GENDARME

Alors comme ça t'es français ! Qu'est-ce que tu reviens faire chez nous ?

Le gendarme balaie du pied une des béquilles et Martin perd l'équilibre, glisse et s'étale dans la boue.

GENDARME

Des soldats de paille. Franco a soufflé, vous vous êtes envolés.

Sans un mot, Josep et Helios aident leur compagnon à se relever.

2005

## 21. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

Dans l'appartement gris, Valentin déambule, farfouille...

Sur les murs, quelques dessins en couleur encadrés qui dénotent d'un goût particulier pour ce genre d'œuvres.

Un seul est un dessin en noir et blanc : un portrait croqué à la pointe d'un crayon à coups de traits secs, rapides et précis. De part et d'autre du visage, on aperçoit les bras de l'homme, relevés comme si l'homme, les yeux fermés, était en train de dormir, les bras derrière la tête.

Dans le dos de Valentin, sa mère qui passe, commente :

MÈRE

Quelle horreur ! 100 fois je lui ai dit de le foutre à la poubelle !

VALENTIN

Pourquoi ? Il dort.

MÈRE

Il est mort, ça se voit non !

VALENTIN

À quoi tu vois ça ?

MÈRE

Je sais pas, mais il est mort.

Valentin hausse les épaules. La porte de l'appartement s'ouvre et le père entre.

MÈRE

Ah ! Tout de même ! Oh, tu empestes le tabac !...

Valentin observe toujours le dessin, son père se plante derrière lui et récite Rimbaud.

PÈRE  
*C'est un trou de verdure où chante une  
rivière...*

VALENTIN  
*Accrochant follement aux herbes des  
rayons d'argent...*

PÈRE  
*(le reprenant)*  
Haillons.

VALENTIN  
*Des haillons d'argent, où le soleil de  
la montagne fière luit...*

1939

## 22. EXT. VILLAGE DE MONTAGNE / SOIR

Tandis que Josep continue de "photographier" du regard (ici c'est un tirailleur sénégalais), les trois comparses grossissent une colonne d'hommes qui, encadrée de gendarmes et de tirailleurs, se met en branle.

Quelques femmes et enfants ont réussi à déjouer la surveillance des gendarmes et à se glisser parmi les hommes, qui les dissimulent sous des manteaux, des couvertures...

Les tirailleurs sénégalais ne ménagent pas les réfugiés et les poussent de la pointe de leur baïonnette.

TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS  
Guri ! Guri !

GENDARMES  
Allez, allez !

L'unijambiste traîne un peu, comme s'il rechignait à fouler à nouveau ce pays si peu accueillant.

Josep et Helios sont entraînés avec les autres, ils se retournent, appellent.

JOSEP  
Martin !

Mais Martin reste immobile sur ses vieilles béquilles rafistolées. Il est maigre, ses yeux cernés de noir grands ouverts sur la nuit comme s'il regardait de près sa future tombe.

La pluie redouble d'intensité, mais l'homme ne bouge pas.

Josep cligne à nouveau des yeux. Il est en train de capturer une nouvelle image mentale, celle de son ami Martin. Obéissant à ce processus, la silhouette de Martin se détache du décor, des gendarmes, des exilés... qui deviennent flous et semblent disparaître.



Seule demeure dans le regard de Josep la silhouette de son ami Martin (comme dans le dessin ci-contre).

Une nouvelle transformation s'opère : la pluie se change en sable sur lequel la silhouette de Martin se dessine...

Un rire gras retentit...

### 23. PLAGES / EXT. JOUR

Sur le sable d'une plage, on retrouve le dessin de l'unijambiste. Il est en train de disparaître sous le jet puissant de deux gros gendarmes, **ROBERT** et **LÉON**, qui, au travers des fils de fer barbelés, lui urinent dessus.

Dans ce duo de gendarmes, Robert est le meneur. Léon, plus baraqué, lui sert de chien fidèle, de garde du corps.

Assis dans le sable près du dessin on retrouve Josep, encore plus maigre si possible.

Il est immobile, n'a aucune réaction tandis que les deux gendarmes détruisent son œuvre.

Derrière les deux gendarmes, un **TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS** regarde en silence. Puis un autre gendarme, dissimulé par le tirailleur, se penche pour découvrir à son tour la scène. Moins gros que ces deux compères, il est tout de même bien portant. Il paraît très jeune, à peine plus de 20 ans, et à peine sorti de la ferme familiale. C'est **SERGE**. Son visage poupin est rougi par le froid mordant.

Les deux gros gendarmes et le tirailleur s'éloignent. Passant près de Serge, ils lui glissent :

ROBERT

Si t'as envie, le bleu, faut pas te gêner.

LÉON

Et si t'as pas envie, force-toi.

ROBERT

Tu peux même lui pisser dessus, c'est rien qu'un espagnol de merde.

Leur rire gras à nouveau.

Le regard de Serge croise celui du tirailleur. Qui n'exprime rien. Étranger à la scène qui vient de se dérouler, étranger tout court.

Serge observe un temps le dos vouté de Josep.

Puis, honteux sans doute, il se détourne. Son regard longe l'interminable grillage de fils de fer barbelés qui marque les limites du camp.

Derrière il aperçoit des centaines de corps drapés de guenilles.

**24. INT. BUS / JOUR**

Dans un bus, Valentin traverse la ville. Il écoute de la musique au casque tout en dessinant sur son carnet quatre filles assises un peu plus loin. Lorsqu'elles se tournent vers lui, il rougit, baisse la tête et sourit pour lui même, comme pris en faute.

Le bus passe devant le même mur tagué que l'autre fois. Valentin se plaque contre la vitre pour le regarder, s'en imprégner, jusqu'à ce que le mur disparaisse...

**25. EXT. CAMP / NUIT**

À genoux, Josep creuse le sable de ses mains...

La nuit tombe sur le camp. Aucune tente, aucun baraquement, aucun abri, rien que des fils de fer barbelés...

Des valises vides servent à alimenter un feu autour duquel les hommes décharnés se regroupent pour tenter de fuir le froid mordant de l'hiver.

Plus loin, des chevaux attachés par le licol forment un grand cercle parfait. Du bétail est regroupé...

**26. INT. DOUCHES / AUBE**

La caserne est en fait un pensionnat qui a été réquisitionné.

Petit matin. Les gendarmes, torse nu ou en chemise, terminent de se raser. La vapeur d'eau chaude des douches forme un brouillard humide.

**27. EXT. LE CAMP / AUBE**

Dans le camp des réfugiés, c'est l'humidité et le froid qui forment un brouillard. Comme un fantôme parmi d'autres fantômes, Josep rejoint ses compagnons de camp et, traversant cette brume, se déshabille dans le froid pour faire sa toilette dans l'eau glacée de la Méditerranée.

**28. INT. DOUCHES / AUBE**

Dans un miroir des douches, Serge cherche quelques poils de barbe sur ses joues imberbes, et finit par en découvrir quelques-uns. Il sourit et y applique fièrement le blaireau plein de mousse.

Au moment où il approche son rasoir, une main lui attrape le poignet, un corps se colle contre son dos et la lame du rasoir est plaquée contre son cou.

Serge pousse un petit cri d'effroi qui meurt dans sa gorge. Dans le miroir, il reconnaît Léon. Puis c'est la bouche de Robert qui vient se coller à son oreille.

ROBERT

C'est ça qu'ils vont te faire, les  
Epingouins. Un second sourire.

LÉON

Là.

Il passe la lame contre la gorge de Serge.

SERGE  
*(d'une voix à peine audible)*  
J'ai rien fait.

ROBERT  
N'oublie jamais que c'est un ramassis  
de rouges.

LÉON  
On dit même qu'ils bouffent les  
enfants.

ROBERT  
T'en dis quoi, toi ?

Serge déglutit.

SERGE  
Oui, oui...

Léon le pousse de son gros ventre. Serge bascule en avant et se retient en posant sa main sur le miroir. Il voit dans le reflet les deux gendarmes qui sortent des douches.

Serge essaie de retrouver une contenance, il veut reprendre son rasage mais la main qui tient le rasoir tremble comme une feuille.

#### **29. INT. RÉFECTOIRE / AUBE**

Ils sont une trentaine de gendarmes à prendre leur petit-déjeuner, assis sur des chaises et à des tables trop petites pour eux. Mais il ne reste rien à manger pour Serge. Robert et Léon le regardent, se goinfrant, riant des yeux.

Serge se sert un grand bol de café...

#### **30. EXT. COUR DE CASERNE-PENSIONNAT / AUBE**

...qu'il va boire dans la cour.

Il sursaute lorsqu'une main se pose sur son épaule. C'est une main noire.

Se retournant, Serge se retrouve en face d'un visage tout aussi noir, barré d'un sourire éclatant. C'est le tirailleur sénégalais.

Derrière lui, d'autres tirailleurs mangent en silence près du préau transformé en écuries (rien que des mulets).

Sans un mot, l'homme lui glisse quelque chose dans la main : une noix de Kola rose. Serge la regarde, il n'en avait jamais vu.



Le tirailleur sénégalais sort sa grosse machette. Serge déglutit, pas rassuré du tout.

Le noir glisse sa main sous celle de Serge pour la maintenir fermement tandis que d'un coup de machette il en fend la coque.



Puis il débarrasse la noix de sa coquille et tend à Serge le fruit blanc.

TIRAILLEUR

Si le noir n'existait pas, votre café  
serait du lait, si le blanc n'existait  
pas, la kola serait du charbon.

Serge le regarde, surpris de l'entendre parler un français irréprochable.

D'un coup de menton, le tirailleur invite Serge à manger la kola. Du bout des dents, Serge croque, puis grimace :

SERGE

Hou, c'est amer.

TIRAILLEUR

Comme pour toute chose, on s'y habitue  
si on n'en meurt pas. Il faut mâcher  
longtemps, lentement.

Serge croque un autre petit bout. Le tirailleur range sa machette et, lui tournant le dos, rejoint ses compatriotes.

2005

### 31. EXT. RUES / JOUR

Tout en marchant, casque sur les oreilles, Valentin complète le dessin du mur. Il pose son pied sur une crotte et ne s'en aperçoit même pas.

### 32. ESCALIER / JOUR

Sac scolaire sur le dos, Valentin monte chez son grand-père, laissant derrière lui, sur les marches, ses empreintes crottées.

### 33. INT. PALIER APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

L'AIDE-SOIGNANTE ouvre la porte à Valentin.

AIDE-SOIGNANTE

Bonjour Valentin.

VALENTIN

*(ôtant ses écouteurs)*

Bonjour, je dois attendre ma mère ici.

AIDE-SOIGNANTE

Entre, entre, ton grand-père dort.

Il entre.

VALENTIN  
Vous faites quoi pendant qu'il dort ?

AIDE-SOIGNANTE  
(riant)  
J'attends qu'il se réveille. Je  
m'occupe. C'est quoi cette odeur ?

#### 34. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

En chaussette, Valentin entre dans la salle à manger. Il passe près du grand-père endormi pour aller actionner le bouton marche/arrêt sur la télévision. Le son explose. Il cherche la télécommande et la découvre sur la table de nuit, près de son grand-père.

Il va la saisir lorsqu'une main l'attrape. Il hurle de peur et laisse tomber son carnet de croquis sur le lit.

VALENTIN  
Putain tu m'as fait peur !

Son grand-père le regarde. Et murmure quelques mots. L'ado se penche pour comprendre. Le grand-père murmure :

GRAND-PÈRE  
On se connaît ?

VALENTIN  
Non mais grand-père ! C'est Valentin,  
ton petit-fils.

Le vieux le lâche, Valentin se retourne et baisse enfin le son.

1939

#### 35. EXT. LE CAMP / AUBE

Dans le camp, la brume qui sort des naseaux des chevaux en cercle semble être la source du brouillard ambiant. Ça fait un joli tableau.

Soudain, les jambes d'un des chevaux se dérobent sous lui et le cheval tombe, raide mort, soulevant un autre nuage d'humidité.

Un concert de hennissements s'élève dans le camp. Comme un chant de la mort.

#### 36. EXT. COUR DE CASERNE-PENSIONNAT / JOUR

Dans la caserne, c'est le lever du drapeau. Les gendarmes et les tirailleurs forment deux groupes, séparés par le drapeau qui monte dans le ciel au son d'une trompette.

Le drapeau français se déploie fièrement dans le ciel, mais au-dessus de lui de majestueux avions planent : des Messerschmitt Bf 110 (allemands) et des B.R.20M (italiens).

#### 37. EXT. ENCLOS DISCIPLINAIRE / JOUR

À quelques mètres à l'extérieur du camp, près de l'endroit où on brûle les ordures et où on vide les bassines d'excréments, Serge et un groupe de tirailleurs sénégalais surveillent des exilés. Ils creusent le sable pour y planter des piquets sur lesquels ils

accrochent les fils de fer barbelés. Ils sont en train de délimiter un espace de quelques mètres carrés : c'est le futur enclos disciplinaire. Plusieurs rangées de barbelés le ceinturent.

Serge regarde dans le camp, il semble chercher quelqu'un. Il aperçoit des hommes qui sont en train d'extirper du cercle parfait le cheval mort.

Serge se penche vers un tirailleur et lui parle à l'oreille.

Puis il s'éloigne.

### **38. EXT. CAMP-ENTRÉE / JOUR**

Des charrettes déversent des tas de foin devant l'entrée du camp gardée par d'autres tirailleurs sénégalais.

Les réfugiés ont fait une chaîne humaine pour transporter le foin vers le centre du camp.

**2005**

### **39. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

Valentin zappe. Lorsqu'il se retourne, il découvre son grand-père qui feuillette son carnet de dessin.

VALENTIN

C'est juste des... euh...

GRAND-PÈRE

Tu te débrouilles pas mal.

Le grand-père cherche à se lever.

VALENTIN

Euh, tu veux que j'appelle, euh...

GRAND-PÈRE

Viens, approche...

Il prend appui sur Valentin pour sortir du lit.

Valentin se précipite chercher son déambulateur. Le grand-père refuse d'un geste de la main.

GRAND-PÈRE

Teu teu...

Il avance, chancelant, oscillant d'avant en arrière, de droite à gauche, fléchissant sur ses jambes pour retrouver un équilibre précaire, comme monté sur des ressorts. Il passe devant les dessins accrochés au mur et va décrocher le portrait en noir et blanc que sa fille déteste. Il revient vers son lit et ordonne :

GRAND-PÈRE

La chaise.

VALENTIN

Quoi ?

GRAND-PÈRE

Chaise !

Valentin va chercher la chaise.

Son grand-père a repris sa place dans son lit.

GRAND-PÈRE

Assis.

Valentin obéit. Il pose les pieds sur l'assise de la chaise et pose ses fesses sur la table de nuit, pour avoir le visage au-dessus des barrières du lit médicalisé.

GRAND-PÈRE

Mes lunettes.

Valentin cherche à tâtons les lunettes sur la table de nuit et les découvre sous ses fesses. Il les tend à son grand-père. Lorsqu'il les passe, Valentin ne peut retenir un éclat de rire.

GRAND-PÈRE

Qu'est-ce qui te fait rire ?

VALENTIN

Rien, rien.

Les branches des lunettes sont tordues, les lunettes penchent gravement d'un côté, mais le grand-père ne semble pas s'en apercevoir. Il regarde le dessin, le caresse.

1939

#### 40. EXT. LE CAMP / JOUR

Pas à l'aise, son fusil entre les mains, prêt à tirer, Serge remonte la chaîne humaine des réfugiés les bras chargés de paille.

Mais personne ne tente rien contre lui. Ces hommes ne ressemblent ni à des violeurs de nonnes ni à des tueurs d'enfants.

En bout de chaîne, d'autres tas de paille sont reconstitués qu'on protège par des couvertures.

Plus loin, Serge aperçoit les latrines surélevées, composées de trois planches fixées horizontalement pour former un mur de 50cm de haut derrière lequel les hommes, côte à côte, s'accroupissent. Le plancher, fait de quelques planches, surplombe de grosses bassines dans lesquelles les réfugiés font directement leur besoin.

Serge regarde ces hommes qui, humiliés, baissent la tête.

GRAND-PÈRE, OFF

T'as entendu parler de cette époque ?

2005

#### 41. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

GRAND-PÈRE

1939, ça te dit quelque chose ?

VALENTIN

Évidemment, c'est le début de la 2GM.

Yeux ronds du grand-père qui ne comprend pas.

VALENTIN

Deuxième Guerre Mondiale.

GRAND-PÈRE

Teu teu... La France est entrée en guerre en septembre, je te parle de février 39. La chute de Barcelone. Tu m'aurais pas reconnu à cette époque... Quand Barcelone tombe, 500 000 réfugiés cherchent un abri en France. On les parque dans des camps de concentration, tu crois qu'ils méritaient ça ?

VALENTIN

Quoi, ça ?

GRAND-PÈRE

Les camps de concentration !

1939

#### 42. EXT. LE CAMP / JOUR

D'autres hommes, accroupis dans le sable, équarrirent la pauvre bête morte d'épuisement et de faim.

D'autres hommes encore arrachent du sol quelques bouts de bois rejetés par la mer et les portent vers le futur bucher.

Les yeux rivés sur cette boucherie en plein air, Serge pose le pied sur un homme enfoui sous une couverture, dans un trou. Il se fait insulter en espagnol.

Puis Serge trouve ce qu'il cherche : dans le sable, quelques traits du dessin de Josep ont survécu. Tout près, dans un autre trou, un homme dort. Il a hérissé un muret de sable, de 20 centimètres de haut, pour tenter de se protéger un peu du vent. Il dort sous une couverture humide.

Serge s'accroupit et tente de reconnaître le visage de l'homme. Est-ce Josep ?

Un œil s'ouvre et le regarde.

Serge plonge sa main sous sa gabardine, y cherche quelque chose, puis la ressort et tend sa main à l'homme allongé dans le trou.

Josep le regarde.

SERGE

Pour vous.

Josep ne réagit pas.

Serge aperçoit Robert et Léon, qui semblent se diriger vers lui. Serge ne tient pas à se faire surprendre ici.

SERGE

Vite, prenez, s'il vous plaît.

Lentement, Josep sort une main de sous son corps.

Robert et Léon se rapprochent.

SERGE

Excusez-moi je... je vais être obligé de...

Il saisit la main de Josep et lui glisse quelque chose. Puis il se redresse.

SERGE

(criant)

Non mais pour qui tu te prends espèce  
de... de...

Défaisant sa braguette, il vide sa vessie sur la couverture qui protège Josep, toujours allongé.

SERGE

Ça t'apprendra ! Espagnol de merde !

Puis il s'éloigne rapidement.

Josep se redresse, s'assied au fond de son trou et regarde Serge, loin déjà.

Puis il sent une présence : les deux gendarmes se sont positionnés de chaque côté de son trou. Eux aussi regardent Serge qui s'éloigne. Ils sourient, contents d'eux.

ROBERT

Quand la leçon est bonne, on apprend vite.

Dès qu'ils s'éloignent à leur tour, Josep ouvre sa main pour y découvrir ce que Serge lui a donné : un cahier scolaire et un petit crayon publicitaire.



2005

#### 43. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

GRAND-PÈRE

Y'avait bien quelques gestes, comme ça, par-ci par-là... Mais ça n'effaçait pas les fils de fer barbelés dressés pour laisser mourir de faim, de froid, de maladie, frappés, humiliés... ceux qui avaient combattu et fui le fascisme.

1939

#### 44. EXT. LE CAMP / JOUR

Serge traverse le camp en sens inverse.

Une femme, **BERTILLA**, la trentaine, les bras chargés de paille entre dans une cabane de fortune faite de bouts de tôle rouillée, de roseaux.

Serge jette un œil.

Des malades, des vieux, allongés à même le sol.

La paille jetée par terre leur sera un maigre matelas.

À l'extérieur, d'autres femmes, à genoux, mélangent de la paille à de la boue et tentent de colmater l'abri de fortune.

Bertilia ressort et croise le regard de Serge.

BERTILIA

(en catalan)

Vous allez tous nous laisser crever  
comme ça, là, sans docteur, sans rien !

Serge fait un signe d'impuissance avant de s'éloigner.

BERTILLA

(en catalan)

On vous a fait quoi ? Répondez ! On  
vous a fait quoi ?

#### 45. INT. RÉFECTOIRE / JOUR

Dans le réfectoire, Serge est encore le dernier, il n'y a plus rien à manger. Une voix claque :

LÉON

Eh ! Le bleu !

Robert et Léon lui font signe de les rejoindre.

Serge hésite une seconde, puis se dirige vers eux. Ils lui ont gardé une place entre eux, et surtout des tartines et du beurre.

ROBERT

Pose tes fesses là, mon bonhomme.

Serge s'assied entre eux.

Le pain craque sous le couteau qui étale le beurre...

#### 46. EXT. CAMP / JOUR

Josep, se tenant le ventre de douleur, traverse le camp, ses pieds s'enfoncent dans le sable marécageux. Il passe devant des hommes qui enfoncent une pompe à eau à même le sable. Après plusieurs pompages une eau saumâtre commence à couler. Un des hommes la goûte, et recrache aussitôt.

Josep passe près de l'ancien cercle de chevaux. Leur nombre a diminué, il n'en reste plus que deux. Des hommes s'en approchent, leur caressent les naseaux... Tandis qu'un autre soulève un lourd marteau.

Un bruit mat, un des chevaux s'effondre.

2005

#### 47. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

GRAND-PÈRE

Pas de docteur, pas d'eau potable... la  
gale, le scorbut, le typhus.

1939

#### 48. EXT. CAMP / JOUR

Au loin, derrière Josep accroupi sur les latrines, on aperçoit deux hommes qui sortent un corps de la cabane de tôles et de roseaux. Bertilia regarde le cadavre et se signe.

Ils le transportent hors du camp pour aller l'enterrer dans les dunes.

GRAND-PÈRE, OFF  
Et la famine, c'est terrible d'avoir  
faim...

**49. EXT. FIL DE FER BARBELÉ / JOUR**

Il pleut sur le camp. La mer est déchainée.

Des camions alignés reculent vers les barbelés du camp.

Derrière ces barbelés, les exilés attendent sous la pluie battante.

Josep est parmi eux.

**Malgré la pluie, le froid, la faim, il ne peut empêcher ses yeux de cligner et sa mémoire de photographier des détails qui plus tard ressortiront dans ses croquis : Serge qui fait signe au camion de reculer, le reflet de Serge dans le sol mouillé, Léon qui apparaît par la porte entrouverte du camion qui recule et qui regarde derrière...**

ROBERT  
Maintenant !

Obéissant au signal, Léon accélère. Les roues qui patinent envoient des pelletées de boue sur les exilés espagnols.

ROBERT  
(exultant)  
En plein dans le bidon, Léon !

Serge agite les bras.

SERGE  
Stop ! STOP ! ARRÊTEZ !

Les hommes humiliés, couverts de boue, ne peuvent pas reculer, coincés contre les barbelés par les autres, derrière eux. Ils se contentent de fermer les yeux et baisser la tête.

Le camion stoppe. Robert et Léon sortent de la cabine...

ROBERT ET LÉON  
Désolé les gars...

Et grimpent dans les bennes sans poser les pieds dans la boue.

Les bennes des camions sont remplies de grosses miches de pain en vrac. Dans chaque benne, des gendarmes font la distribution.

Robert et Léon, sadiques, jouent avec les exilés, faisant mine d'envoyer une miche, la retenant au dernier moment. Puis la lançant le plus loin possible pour la voir tomber dans la boue et voir les hommes se précipiter dessus.

Serge est écœuré mais n'y peut rien.

LÉON  
Tu vois ces animaux, Serge ! Regarde  
comme ils vont s'égorger entre eux pour  
un bout de pain !

2005

50. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

GRAND-PÈRE  
De quel côté ils étaient, les animaux,  
on se demande...

1939

51. EXT. FIL DE FER BARBELÉ / JOUR

Des hommes ont sortis des couteaux, les lames ruissellent de pluie.

ROBERT  
Qu'est-ce que je te disais !

LÉON  
*(se régalant d'avance)*  
Ça va faire du boudin !

Mais personne ne se bagarre, les miches sont apportées aux hommes qui de leur couteau les coupent en huit. Puis les parts sont redistribuées, une par homme.

Léon se tourne vers Robert.

LÉON  
Qu'est-ce ils font ?

ROBERT  
Pfeu...  
*(énervé)*  
Donne-m'en une !

Léon lui donne une cigarette qui se mouille aussitôt que Robert la porte à ses lèvres. Robert l'arrache et la réduit en bouillie.

Sous sa couverture, de l'autre côté des barbelés, derrière Serge qui sourit, Josep croque dans son pain.

JOSEP  
*(à voix basse)*  
Merci ami.

Sous son képi dégoulinant de pluie, Serge sourit.



2005

52. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

Le grand-père ne parle plus, Valentin le regarde sans oser interrompre ce silence.

1939

53. EXT. CAMP / JOUR ET NUIT

À la lumière d'un rayon de lune, Josep dessine dans son cahier. Il dessine les quelques tentes de fortunes que les exilés ont

réussi à dresser dans le camp, avec derrière la présence omniprésente des barbelés.

Lorsqu'il éloigne le cahier pour regarder son dessin, Josep glisse machinalement le crayon derrière son oreille, mais le crayon est si mince qu'il ne tient pas. Il le glisse alors entre ses dents.

À partir de cet instant, on verra toujours Josep glisser son crayon (et plus tard son pinceau) entre ses dents.

**La lumière va changer à plusieurs reprises, passant de la nuit au jour. Au rythme de ces changements de lumière, le dessin évolue et se crée devant nos yeux sans qu'on ne voie ni la main ni le crayon, comme une ligne continue qui s'animerait d'elle-même: le crayon invisible de Josep rajoute un camion d'où les réfugiés déchargent des planches, puis des baraques surgissent là où se tenaient les tentes... D'autres fils barbelés sont dressés...**

**Parfois, le dessin de Josep se teinte de couleur pour laisser place à la "vraie" vie du camp, puis un autre dessin prend la place, d'autres lignes...**

#### 54. EXT. CAMP / JOUR

Josep court dans le camp. Ses faibles jambes vacillent, se dérobent, il perd l'équilibre, fait quelques pas désespérés vers l'avant, battant des bras comme un gros oiseau maladroit, mais ne tombe pas, se ressaisit et reprend sa course.

Hors d'haleine il arrive à l'entrée du camp.

Une file de nouveaux exilés, ils sont une vingtaine. Parmi eux, trois femmes. Josep s'approche d'elles et les dévisage longuement.

FEMME

(en catalan)

Tu cherches quelqu'un ?

Josep hoche la tête.

JOSEP

(en catalan)

Ma fiancée.

Il sort un dessin de sa poche et le tend (on ne voit pas le dessin).

#### 55. EXT. PLAGE / JOUR

Un cerf-volant dans le ciel.

Une **FILLETTE** court dans le sable. Un chien court après elle.

C'est une belle journée ensoleillée, bien que froide encore.

Une dame, une **GOVERNANTE** sans doute, surveille la fillette.

De l'autre côté des barbelés, d'autres **ENFANTS**. Sales, affamés, les cheveux remplis de poux (ils ne cessent de se gratter)... De leurs yeux émerveillés et envieux ils regardent la petite fille jouer avec son cerf-volant.

Le cerf-volant tombe à quelques mètres des barbelés. La fillette vient le ramasser et croise le regard des autres enfants.

Le chien arrive en courant près de la fillette. Un des enfants d'exilés pousse du coude les autres enfants et leur montre le chien.

La gouvernante s'approche et appelle la fillette.

GOUVERNANTE  
Marie, Marie, ne vous approchez pas de  
ces pouilleux !

**56. INT. CUISINE / JOUR**

Dans la cuisine de la caserne, Josep et trois autres réfugiés espagnols épluchent des montagnes de pommes de terre. On passe des mains de Josep épluchant aux...

1990

**57. INT. ATELIER JOSEP / JOUR**

...mains ridées de Josep qui terminent de recouvrir la toile de rouge.



1939

**58. EXT. CAMP-ENTRÉE / JOUR**

Josep et les trois autres sautent d'une charrette tirée par un âne et conduite par un gendarme/cuisinier.

Un groupe de tirailleurs sénégalais, de garde à l'entrée du camp, les observent tandis qu'ils récupèrent chacun un sac dans la charrette.

Les 4 réfugiés, sac à l'épaule, pénètrent le camp...

**59. EXT. CAMP / JOUR**

Deux femmes, Bertilia et **MICAELA**, 22 ans, sont en train d'épouiller deux jeunes enfants.

D'autres enfants sont assis autour d'elle, dans le sable, et font des châteaux avec leurs mains.

Josep dépose le sac devant elles.

JOSEP  
(*en catalan*)  
Et voilà le festin, mesdames.

BERTILIA  
(*en catalan*)  
Encore des côtelettes d'agneau aux  
pommes de terre !

JOSEP

Je sais que tu aimes tant ça.

Il plonge sa main dans le sac et en sort une poignée d'épluchures de pommes de terre.

CUT TO:

De l'eau chauffe dans de grosses boîtes de conserve posées à même le feu. Les femmes y jettent les épluchures.

CUT TO:

Les mains de femmes et d'enfants raclent les épluchures brûlantes pour récupérer le peu de chair accrochée. Parfois, n'y tenant plus, un enfant croque dans une épluchure et la mange telle quelle. Ce qui fait rire les adultes.

**60. EXT. CAMP / SOIR**

Le soir est tombé.

Autour du feu, Josep mange avec les deux femmes et les enfants l'espèce de purée qu'elles ont réussi à cuisiner. C'est chaud, c'est bon.

BERTILIA

Des nouvelles de ta fiancée ?

Josep secoue la tête.

MICAELA

Tu as une fiancée !

Bertiliala la pousse du coude.

JOSEP

Une Madrilène.

MICAELA

*(riant)*

Elle pouvait pas être parfaite, hein !

BERTILIA

*(moqueuse)*

Mais elle est jolie, elle. Montre-lui Josep.

Josep sort un dessin de sa poche : le portrait de sa fiancée (qu'on devine à peine par transparence).

MICAELA

C'est vrai qu'elle est belle !

JOSEP

Quand on a appris qu'elle était enceinte, je l'ai obligée à quitter Barcelone, la dernière fois que je l'ai vue, c'est à la gare, en décembre, je l'ai poussée dans le train pour la France.

MICAELA

Tu vas la retrouver, t'en fais pas.

BERTILIA

C'est ce que je lui dis. Et tant pis pour nous !

MICAELA  
Mais qu'est-ce que tu racontes !

BERTILIA  
Mais t'as vu comme il est beau ! Il est pas beau notre Josep ?

MICAELA  
Si. Et gentil.

Bertilia explose de rire... et tout en riant se met à chanter une chanson d'amour, joyeuse et torride.

#### **61. INT. BARAQUE / NUIT**

Les enfants dorment.

Les deux femmes sont allongées côte à côte sur une couverture et regardent Josep en train de les dessiner.

MICAELA  
Tu peux dormir ici ce soir, Josep, tu auras plus chaud.

JOSEP  
Merci, non.

BERTILIA  
Tu as peur des poux ou de la tentation ?

JOSEP  
Des deux.

Les femmes rient.

#### **62. EXT. CAMP / NUIT**

Le sac de pommes de terre vide à la main, Josep traverse le camp. Entre deux baraques, dans un rayon de lune, il surprend un mouvement. Des corps emmêlés. Il sourit.

Il va poursuivre son chemin lorsque les soubresauts de la femme lui font comprendre ce qu'il se passe en réalité.

Il se plaque contre une des baraques juste au moment où un gendarme se retourne. Il reconnaît Léon.

De son coin d'obscurité, il observe la scène : une femme, jupe relevée jusqu'aux hanches, est étendue dans le sable. Deux hommes sont au-dessus d'elle : Robert et Léon. Tandis que Robert viole la femme, Léon la bâillonne d'une main et défait son pantalon de l'autre.

**Josep ne cligne même pas des yeux. Il les a grands ouverts, comme bloqués pour mieux faire entrer toutes les images. Sidéré. Puis il les ferme exagérément fort et, peu à peu, les visages des deux gendarmes se transforment en tête de cochon...**

#### **63. INT. CAMP-BARAQUE / NUIT**

Josep, fébrile, dessine de manière presque convulsive sans que l'on voie le dessin. Il "vomit" le viol auquel il vient d'assister.

#### 64. EXT. CAMP / JOUR

Assis à même le sable, Josep se gratte la tête d'une main et dessine de l'autre : une longue file d'adultes et d'enfants s'étire le long des barbelés jusqu'à une chaise derrière laquelle le coiffeur officie.

Dans la file, on retrouve la bande d'enfants qui observaient le cerf-volant de la fillette. Ils n'arrivent pas à tenir en place, ils se courent après autour des adultes jusqu'à ce qu'une main parte et claque sur la tête d'un enfant, le faisant bouler à terre. Les autres enfants explosent de rire. L'enfant se relève et rit aussi.

#### 65. EXT. PLAGE / JOUR

La fillette court à nouveau après son cerf-volant.

Les enfants d'exilés (la boule à zéro) sont agglutinés derrière les barbelés.

Au loin, derrière eux, on aperçoit une longue file qui attend devant une baraque. Quelqu'un écrit à la peinture sur une planche, en hauteur : infirmerie.

Les enfants ont attaché un gros os (de cheval sans aucun doute) au bout d'une ficelle et l'ont envoyé le plus loin possible de l'autre côté du barbelé. Le chien, méfiant, s'en approche sur le bout des pattes, le renifle... les enfants tirent sur la ficelle pour ramener l'os vers eux... le chien hésite puis finit par s'approcher à nouveau...

FILLETTE, OFF

Capi ! Capi !

Dès qu'il entend la voix de la fillette qui l'appelle, le chien fait demi-tour et s'éloigne.

GAMIN

(en catalan)

Même les chiens français ont peur de nous.

#### 66. EXT. CAMP / JOUR

Branle-bas de combat général.

Une trentaine de gendarmes secondés par une vingtaine de tirailleurs sénégalais ont envahi le camp, séparant sans ménagement les réfugiés : les femmes et les enfants d'un côté, les hommes de l'autre.

Les réfugiés crient, se plaignent, et reçoivent en retour des coups de crosses.

GRADÉ

Ce sont les ordres. Coopérez, ce sera plus facile pour tout le monde, croyez-moi.

Des poteaux sont plantés dans le sable, d'autres fils de fer barbelé sont dévidés...

Sous la menace des armes, des exilés élèvent de nouveaux murs de barbelés à l'intérieur du camp.

À la fin de la journée, le travail est effectué. Les femmes et les enfants sont à présent séparés des hommes, et les enfants pleurent en tendant leurs mains vers les pères restés de l'autre côté.

#### 67. INT. DORTOIR / NUIT

Ambiance très enfumée.

Des cafards, prisonniers d'un cerceau de fer rouillé (sans doute tombé d'un petit tonneau), courent dans tous les sens. Une baïonnette tombe et se plante dans le parquet, ratant de peu un cafard.

La baïonnette est reliée à un fil qui permet de la récupérer.

Dans le dortoir, les gendarmes passent le temps à jouer aux cartes et autres jeux. Certains dorment, d'autres nettoient leur arme de service...

Côte à côte, trois gendarmes lisent *l'Humanité*, *le Figaro* et *Je suis partout*.

Au bout d'un moment, ils échangent leur journal.



Robert et Léon, en caleçon et marcel, fument et bouffent du pâté et du pain. Penchés sur le lit du haut, ce sont eux qui jouent à celui qui réussira à transpercer un cafard.

Serge traverse la salle en direction de la porte que des lanceurs de couteau ont prise pour cible.

LÉON

Où il va le bleu ?

SERGE

M'en griller une dehors.

ROBERT

Parait que tu fricotes avec les nègres !

SERGE

Quel mal il y a ?

ROBERT

(s'étouffant)

Quel mal il y a !

SERGE

En tant que colonisés, ils sont français comme toi et moi, non ?

Léon s'étouffe à son tour et lâche la baïonnette qui cette fois-ci ne rate pas son coup, un cafard est coupé en deux.

**68. INT. COULOIR / NUIT**

Dans le couloir, Serge s'immobilise juste derrière la porte, souriant, fier de sa répartie. Il glisse une cigarette entre ses lèvres.

Soudain il fait un bond. La pointe d'un couteau vient de traverser la porte dans un fracas de bois déchiré. Il glisse la main à sa nuque. Sur son doigt, une goutte de sang.

**1990**

**69. ATELIER JOSEP / JOUR**

Sur le fond rouge, le pinceau trace d'un geste rapide et assuré les contours bleus d'un profil.



**1939**

**70. EXT. CAMP / NUIT**

Serge traverse le camp. Il n'a plus peur comme avant. Il salue ceux qu'il croise.

**SERGE**  
(*en catalan*)  
Bonsoir.

Des groupes de réfugiés convergent vers la même destination, il les suit.

Du coin de l'œil il aperçoit un mouvement.

Des silhouettes (Serge découvrira que se sont des femmes) se glissent entre les fils de fer barbelés que des hommes tiennent écartés.

Au dehors du camp, les tirailleurs sénégalais regardent volontairement ailleurs.

Une main se pose sur son épaule, il sursaute, un homme lui dit :

**HOMME**  
Rien à craindre, tout se marchande...

**CUT TO :**

À la suite des réfugiés Serge pénètre dans une baraque.

**71. INT. BARAQUE / NUIT**

À l'entrée, on lui tend un bout de journal déchiré sommairement (10cm X 10cm) et sur lequel a été écrit un numéro. Sans comprendre, il le prend.

Au centre de la baraque, dans la fumée de cigarette, des hommes jouent de la guitare. Sur des planches posées à même le sable, trois couples, homme et femme, dansent une jota<sup>4</sup> en faisant claquer entre leurs mains levées au ciel un drôle d'instrument.

Bertilia se glisse entre eux et se met à chanter.

Serge est fasciné.

Derrière les danseuses, Serge aperçoit Josep, de dos, en train de dessiner une fresque au charbon de bois sur le mur de planches : une vue de Barcelone d'avant les bombardements.

Accaparé par le spectacle de danse, Serge ne voit pas que Josep a terminé son dessin.

Des mains noires lui bouchent soudain la vue. Josep est dans son dos, bras passé par-dessus les épaules de Serge.

JOSEP  
(en français)  
Tu aimes ?

SERGE  
Oh oui ! Beaucoup !

JOSEP  
El meu treball. Travail.

SERGE  
Travail, oh oui, aussi.

Josep sourit.

**72. EXT. CAMP / NUIT**

Serge actionne la pompe tandis que Josep se lave les mains.

SERGE  
C'est quoi qu'elles ont entre leurs  
mains ?

Josep ne comprend pas. D'une main levée, Serge imite les danseuses.

JOSEP  
(en catalan)  
Castagnettes.

SERGE  
(il répète)  
Castagnettes.

**73. INT. BARAQUE / NUIT**

Ils sont retournés voir le spectacle.

Serge aperçoit un **JEUNE HOMME**, à quatre pattes, qui se dirige vers eux.

---

<sup>4</sup> - danse populaire espagnole.

JEUNE HOMME

*(en castillan)*

Quel est votre numéro ? J'ai perdu le mien, je le cherche.

JOSEP

Lequel ?

JEUNE HOMME

38.

Josep sort le bout de journal de sa poche et le lui montre. Ce n'est pas le 38. Le jeune homme se retourne vers Serge, qui n'a rien compris.

JOSEP

*(en français)*

Papier. Papier s'il vous plaît.

Serge montre son numéro. Le jeune homme, déçu, se dirige vers les autres hommes.

SERGE

*(à propos du numéro)*

Mais c'est quoi, ça ?

À cet instant la musique et la danse cessent.

Comme s'ils répondaient à un appel, tous les hommes font cercle autour de la scène. Serge et Josep font de même.

Une dizaine de femmes viennent s'aligner, dont les danseuses et Micaela (une des deux femmes que Josep avait croquées).

Un murmure excité parcourt l'assistance.

Puis c'est au tour de Bertilia d'apparaître, la jupe relevée devant elle pour en faire un panier, dévoilant ses cuisses.

Elle est accueillie par des "olé" et des "guapa" !

HOMME DANS LA FOULE 1

*(en castillan)*

Bertilia ! Ou tu nous montres ou tu nous montres pas !

BERTILIA

Et montrer quoi !

HOMME DANS LA FOULE 2

Fais monter la température, on meurt de froid !

HOMME DANS LA FOULE 1

Plus haut quoi ! Fais-nous voir ta culotte !

BERTILIA

Ah, si j'en avais une je te la montrerais avec joie !

L'assistance explose de rire.

Bertilia vient s'arrêter devant une femme qui plonge sa main dans la jupe pour en retirer un bout de journal. Elle lit à haute voix le numéro qu'il porte.

FEMME  
(en castillan)

13 !

Un homme lève la main.

HOMME 13  
(en catalan)

Puta mare ! Soc jo !<sup>5</sup>

Les autres applaudissent, sifflent, chantent...

L'homme rejoint la femme qui a tiré son numéro et le couple quitte la baraque en empruntant au passage une couverture.

Et un autre numéro est tiré.

Serge regarde par la fenêtre et voit le couple qui s'éloigne. L'homme allonge la couverture sur le sol, puis l'homme et la femme s'allongent dessus et disparaissent à sa vue.

C'est au tour de Micaela de tirer un numéro.

MICAELA

42.

Tous les hommes vérifient leur numéro, même s'il le connaissent par cœur. Personne ne lève le bras. On s'impatiente.

MICAELA  
Personne n'a le 42 ?

Serge a lu le numéro entre les mains de Josep, il le pousse du coude et Josep lève le bras.

Josep rejoint Micaela, qui lui sourit. Il fait une courbette et lui embrasse la main, puis se tournant vers le public, il déchire son numéro.

Les hommes l'applaudissent frénétiquement.

Micaela l'embrasse sur la joue...

MICAELA  
J'espère que ta fiancée le mérite.

Puis lui pince les fesses.

Josep retourne près de Serge, les hommes au passage lui tapent sur l'épaule, le remercient.

SERGE  
Tu es un... Tu n'aimes pas les femmes !

JOSEP  
(souriant)  
Si, molt, beaucoup.

(en catalan)  
Mais... baiser qu'avec sa queue, c'est un peu peindre sans son âme. Mais c'est facile pour moi de dire ça, moi, ma solitude est moins lourde parce que... parce qu'il y a quelqu'un quelque part.

Josep lui montre le portrait de Maria (on ne le voit toujours que par transparence) et en suit les traits d'une caresse.

---

<sup>5</sup> - Bordel ! C'est moi !

Tandis que Serge reporte son attention sur les femmes qui poursuivent le tirage au sort, le portrait de Maria s'anime sous la caresse de Josep, et Maria se met à chanter le poème de Garcia Lorca "Pequeño vals vienés".

FEMME

38 !

Serge vérifie son numéro, ce n'est pas le 38.

Une main se lève.

L'homme qui a levé la main se dirige vers la femme. Mais le jeune homme qui avait perdu son bout de papier surgit et lui plonge dessus.

Les deux hommes roulent et se relèvent.

Un couteau surgit dans la main des deux rivaux.

Josep entraîne Serge dehors.

SERGE

Je devrais intervenir, non ?

Mais Josep ne s'arrête pas.

#### 74. EXT. BARAQUE / NUIT

Dehors, Serge ne peut s'empêcher de regarder par la fenêtre.

Bertilia s'est interposée entre les deux couteaux.

BERTILIA

*(en castillan)*

Rangez-moi ça ! Trop de sang a coulé.

JEUNE HOMME

*(entre ses dents)*

Les communistes, ils nous ont tout volé !

HOMME

Anarchistes de merde, traitres...

JEUNE HOMME

Vous nous avez volé nos armes et notre guerre !

Deux camps se forment et les invectivent commencent à pleuvoir. Bertilla s'interpose encore.

BERTILIA

Si vous voulez vous entretuer encore, allez-y après tout ! Sinon, toi tu continues ton chemin...

Elle pousse l'homme vers la femme qui a tiré le numéro 38.

BERTILIA

*(au jeune homme)*

Et toi, tu viens avec moi.

La tension tombe. Le public applaudit.

Serge court pour rattraper Josep qui fume une cigarette face à la mer.

En silence, Serge fume aussi.

La mer noire serait invisible si l'écume n'était blanche.

Serge tourne la tête vers la fenêtre, puis reporte son attention sur le papier qu'il tient entre les mains : le 56. Le bout rougeoyant de sa cigarette vient faire des trous sur les chiffres...

1990

**75. INT. ATELIER JOSEP / JOUR**

La main de Josep trempe son pinceau plein de peinture dans un verre d'eau qui se teinte aussitôt de bleu.

1939

**76. EXT. CAMP - PLAGES / NUIT**

Le verre d'eau se transforme en mer et la tache de peinture bleue prend forme humaine : c'est une femme (Frida Kahlo) qui sort de l'eau et s'approche d'une démarche claudicante de Serge et Josep. Quelque chose d'étrange émane d'elle, que le gendarme met un temps à identifier : ses vêtements sont plus colorés que les vêtements des autres femmes, sa peau est plus colorée, comme si elle reléguait le monde autour d'elle à un simple sépia. Comme si elle ne faisait pas partie de cette histoire, égarée là par mégarde. D'immenses fleurs dans les cheveux remontés sur la tête, grosses boucles d'oreilles, un rebozo (châle mexicain) rouge sur les épaules, en pantalon, quelque chose qui nous rappelle le Mexique. Et d'ailleurs, dès qu'elle est apparue, des guitares au loin se sont mises à jouer un air mexicain.

FRIDA

*(en castillan)*

Salut Josep.

JOSEP

*(en castillan)*

Salut Frida.

FRIDA

Du feu ?

Josep, à l'aide de son briquet, lui allume sa cigarette.

VALENTIN, OFF

Mais attends, son briquet, l'autre gendarme lui a volé à la frontière !

Les doigts de Frida sont recouverts de peinture bleue... Ils enserrèrent ceux de Josep plus longtemps que nécessaire.

JOSEP

Je te présente mon ami Serge... C'est lui qui m'a sauvé la vie.

## 77. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

VALENTIN

Et pourquoi elle avait les doigts  
pleins de peinture ?

Son grand-père le regarde, semblant ne pas comprendre.

VALENTIN

Grand-père...

Le grand-père semble égaré dans sa tête.

VALENTIN

C'est qui, cette Frida ?

GRAND-PÈRE

*(comme si c'était une  
évidence)*

Eh bien, Frida Kahlo.

Les gros yeux de Valentin expriment son ignorance.

GRAND-PÈRE

Tu ne connais pas Frida Kahlo ?

VALENTIN

Ben non, c'est qui ?

Mais le grand-père ne répond pas, il s'est endormi.

CUT TO :

Assis sur le rebord de la fenêtre, penché au-dehors, Valentin capte un peu de réseau. Il lit sur son téléphone :

VALENTIN

"Frida Kahlo : peintre mexicaine,  
1907-1954."

Qu'est-ce qu'elle foutait dans un camp  
de concentration français en 1939 ?

1939

## 78. EXT. CAMP - PLAGE / NUIT

Gros plan de Frida Kahlo qui fume et qui sourit...

Elle regarde Josep qui, allongé sur la plage, un sourire bienheureux lui barrant le visage, s'endort peu à peu.

Frida parle et la fumée de cigarette sort de sa bouche comme un flot continu :

FRIDA

Josep, cette nuit j'ai senti comme si  
des ailes me caressaient toute entière,  
comme si la pulpe de tes doigts était  
des bouches qui me baisaient la peau.<sup>6</sup>

<sup>6</sup> - tiré d'une lettre que Frida écrivit à Josep le 29/08/1946 : Josep, anoche sentía como si muchas alas me acariciaran toda, como si en las yemas de tus dedos hubiera bocas que me besaran la piel.

Travelling arrière, on laisse Frida et Josep sur la plage, on survole les camps comme si on s'en échappait par les airs...

Et l'image bascule alors vers un des croquis qu'a dessiné Josep et qu'on retrouve dans son livre **Campos de concentración 1939-194...**

Une grosse mouche entre dans le cadre en virevoltant et s'approche. Mais c'est une drôle de mouche avec une tête de gendarme qui ressemble à Robert...



#### 79. EXT. CAMP - ENTRÉE / JOUR

On retrouve Robert et d'autres gendarmes qui encadrent sans ménagement les nouveaux qui arrivent au camp.

ROBERT

Allez, allez ! On n'a pas que ça à foutre !

De l'autre côté des barbelés, comme à son habitude, Josep montre le portrait de sa fiancée aux nouveaux arrivants.

Soudain une voix :

HELIOS

Josep !

Josep n'a pas le temps de réagir qu'un homme l'enserme dans ses bras.

Robert observe l'étreinte des deux hommes et crache par terre. Il s'énerve encore plus et pousse un vieillard :

ROBERT

Allez, allez !

Lorsque l'étreinte prend fin et que l'homme se dégage, Josep reconnaît Helios, le soldat avec qui il a franchi la frontière. En civil, il est presque méconnaissable.

JOSEP

Helios ?

#### 80. EXT. CAMP - PLAGÉ / JOUR

Sur la plage, les deux hommes sont accroupis face à la mer.

Vers le sud, assez loin, un paquebot, l'Asni, s'approche d'un port.

Helios tend une cigarette à Josep, puis lui tend un briquet. Josep allume sa clope, avant de regarder le briquet de plus près, et surtout l'inscription gravée. Helios en face de lui, sourit.

JOSEP  
(*en castillan*)  
Mais c'est mon briquet !

Josep tourne le briquet entre ses doigts...

**81. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

Dans l'appartement, Valentin n'arrive plus à suivre.

VALENTIN  
Je suis paumé moi avec ce briquet...  
Son grand-père le regarde.

VALENTIN  
(*Souriant*)  
Ça fait rien grand-père...

**82. EXT. CAMP - PLAGE / JOUR**

Puis Josep, des yeux, pose une question muette à son ami.

HELIOS  
(*en castillan*)  
J'ai retrouvé le gendarme, à Perpignan,  
je l'ai suivi, je lui ai demandé du feu  
et... et voilà, j'ai récupéré ton  
briquet, il n'avait pas à te le voler.

JOSEP  
Il te l'a rendu comme ça ! Gentiment.  
Son collègue se contente de sourire.  
Un long silence. Ils fument.

HELIOS  
La même mer, les mêmes vagues, les  
mêmes gouttes d'eau baignent Barcelone.  
Juste un peu par là, vers le sud, à  
quelques dizaines de kilomètres. Quand  
pourrons-nous y retourner, Josep ?

Un nouveau silence. Des femmes viennent faire leur toilette dans la mer glaciale.

Josep jette son mégot à la mer et le regarde se faire promener par les vagues.

JOSEP  
C'était comment, Perpignan ?  
Le soldat hausse les épaules.

HELIOS  
J'ai été raflé y'a trois jours devant  
le consulat. Avec 200 autres  
compagnons. La chasse à l'étranger est  
grande ouverte. Y'a des affiches un peu  
partout, interdit d'héberger les  
réfugiés, interdit de nourrir les  
réfugiés...

Ils s'allument une nouvelle cigarette.

JOSEP  
Et Martin ? Tu as des nouvelles ?

HELIOS  
(secouant la tête)  
J'espère que la gangrène l'aura laissé  
tranquille.

JOSEP  
Ici, on a une infirmière maintenant, au  
lieu de mourir en trois jours, tu meurs  
en une semaine.

Un long silence, puis Helios dit, sans y croire :

HELIOS  
El año que ven a Barcelona.<sup>7</sup>

Ils fument.

1990

### 83. INT. ATELIER JOSEP / JOUR

Les mains toutes ridées de Josep cherchent à tâtons le cendrier déjà plein de mégots et de cendre. Il le soulève au-dessus de la toile, rouge avec le contour du profil bleu. De son autre main il fait tomber la cendre d'une cigarette, mais il rate le cendrier et la cendre tombe sur la toile, dessinant sans le vouloir comme une bouche...

1939

### 84. EXT. CAMP / JOUR

Josep croque les porteurs de bassine remplie d'excréments...



HELIOS  
Oh, Josep !

Josep lève les yeux de son dessin, Helios lui fait signe.  
Josep le rejoint et à leur tour ils se glissent sous les planches des toilettes pour en extraire une bassine pleine d'excréments. Ça pue, des dizaines de mouches volent... et c'est lourd.

---

<sup>7</sup> - L'année prochaine à Barcelone

### 85. EXT. CAMP-ENTRÉE / JOUR

Ils sortent du camp sous la surveillance des tirailleurs sénégalais postés à l'entrée et se dirigent vers la décharge, près de l'enclos disciplinaire dans lequel trois hommes sont enfermés.

De la fumée noire s'échappe en continu du tas d'ordures qui se consume jour et nuit. Le vent pousse la fumée vers eux, une fumée nauséabonde qu'ils doivent pénétrer pour aller vider leur bassine.

### 86. EXT. CAMP-BARBELÉS / JOUR

La pluie goutte des fils de fer barbelés.

FRANQUISTE, OFF<sup>8</sup>  
Nuestra Nación regida por el glorioso  
Caudillo Franco esta abierta a todos  
los Españoles. Masas inmensas, millones  
de hombres y mujeres...<sup>9</sup>

Josep et Helios courent sous la pluie torrentielle, vers la baraque où se tenait le spectacle.

### 87. INT. CAMP-BARAQUE / JOUR

La baraque est pleine à craquer. Il n'y a que des hommes. Josep et Helios ont du mal à se faufiler à l'intérieur.

Une voix de stentor leur parvient. Par-dessus les têtes, ils aperçoivent trois hommes, debout au centre : un curé espagnol, un officier français en tenue d'apparat et un civil espagnol, affichant un insigne franquiste. C'est le franquiste qui parle, très fort pour couvrir le bruit de la pluie sur le toit de la baraque (tout est vu de l'endroit où se tiennent Josep et son ami).

FRANQUISTE  
...no sometidos durante años a su  
autoridad, volveran en un día a la vida  
común.<sup>10</sup>

CURÉ  
Acogidos con clemencia y fraternidad  
cristianas.<sup>11</sup>

FRANQUISTE  
Todos saben como se administre la  
justicia de Franco, con que

---

<sup>8</sup> - Les dialogues suivants sont extraits d'un texte placardé dans les camps afin d'inciter les exilés à un retour en Espagne.

<sup>9</sup> - Notre nation gouvernée par le glorieux Caudillo Franco est ouverte à tous les Espagnols. Masses immenses, des millions d'hommes et de femmes...

<sup>10</sup> ...non soumis à son autorité pendant des années, retourneront un jour à la vie commune.

<sup>11</sup> Reçus avec miséricorde et fraternité chrétienne.

benevolencia, con cuanta escrupulosa  
apreciación de las razones complejas...<sup>12</sup>

HELIOS

*(criant en castillan)*

Oui, on le sait parfaitement, ils ont  
pris mon petit frère et comme ma mère  
ne pouvait pas leur dire où j'étais,  
ils l'ont fusillé ! C'est ça, la  
justice de Franco.

Josep baisse les yeux pour regarder ses pieds qui lentement  
s'enfoncent dans le sable gorgé d'eau.

Puis il relève la tête et regarde à nouveau les trois hommes au  
centre. Et qui s'enfoncent eux aussi, sans s'en rendre compte,  
dans le sable redevenu marécage.

CURÉ

Les pido de corazón, en el nombre de  
Dios, volved, pues, à la España, Una,  
Grande y Libre que os espera !<sup>13</sup>

FRANQUISTE

Arriba España ! Viva Franco !

Il tend le bras dans le salut franquiste tandis que l'officier  
français salue et que le curé fait le signe de la croix devant  
lui... semblant ne pas se rendre compte qu'ils sont en train de  
s'enfoncer inexorablement. La foule commence à refluer vers les  
sorties...

#### **88. EXT. CAMP-BARAQUE / JOUR**

Josep et Helios, hilares, parviennent à s'extraire de la baraque,  
avec les autres réfugiés.

La pluie torrentielle a transformé le sable en marécage dans  
lequel la baraque s'enfonce...

#### **89. EXT. CAMP-PLAGE / JOUR**

Le soleil est de retour.

L'os à nouveau au bout de la ficelle.

Derrière le chien qui s'en approche toujours aussi méfiant, on  
aperçoit la fillette avec son cerf volant.

Le chien renifle l'os, ouvre la gueule pour s'en saisir... mais  
l'os s'éloigne à nouveau de lui lorsque les enfants tirent la  
ficelle vers eux...

Pendant ce temps, en arrière-plan, des tirailleurs font sortir  
les trois prisonniers du camp disciplinaire et les font monter à  
l'arrière d'un camion, sous le regard de l'officier français et  
du franquiste, qui discutent tranquillement.

Une petite colonne d'exilés quitte volontairement le camp pour  
monter à leur tour à l'arrière du camion.

---

<sup>12</sup> Tout le monde sait comment Franco administre la justice, avec la bien-  
veillance et l'évaluation scrupuleuse des raisons complexes...

<sup>13</sup> Je vous demande du fond du cœur, au nom de Dieu, de revenir à cette Espagne,  
une, grande et libre, qui vous attend !

Séparés par les barbelés, Josep et Serge fument.

SERGE  
Tu pars pas, toi ?

JOSEP  
*(mi-français mi-catalan)*  
Tu crois que là-bas ils vont être  
accueillis avec des fleurs et la  
fanfare ?

SERGE  
Mais les officiers ont dit que...

JOSEP  
Ce qu'ils vont trouver, c'est la  
prison, la torture, le peloton  
d'exécution. C'est ça qui les attend.  
Moi je retournerai pour cracher sur la  
tombe de Franco.

Puis le franquiste fait le salut fasciste, l'officier répond par le salut militaire. Le franquiste monte à l'avant du camion tandis que l'officier français monte dans une voiture. Les véhicules s'éloignent dans deux directions différentes.

Au premier plan, on retrouve la fillette, le cerf volant sous le bras, qui appelle son chien.

FILLETTE  
Capi !

Mais le chien n'est nulle part.

Elle s'approche de la clôture de barbelés où les enfants (sur leur crâne les cheveux ont commencé à repousser) sont toujours là à la regarder.

Le camp derrière eux a changé, les baraques ont rempli le vide.

FILLETTE  
Je cherche mon chien, Capi, l'auriez-vous vu ?

ENFANT  
*(en catalan)*  
On ne comprend pas le français.

Un autre enfant retire précipitamment une touffe de poils prisonnière des barbelés...

#### 90. EXT. CAMP-CAMP / SOIR

Le soir, les enfants rongent des os...

#### 91. INT. CAMP-BARAQUE / JOUR

Assis dans la paille, Josep dessine l'intérieur de la baraque, toute en longueur, avec de chaque côté, sur la paille, des hommes maigres, avachis, courbés... un homme nu accroche ses habits en hauteur pour les faire sécher. Un homme à lunettes est en train de lire...

Assis près de Josep, Helios travaille un bout d'os avec un couteau. Il sculpte une bague. Il la porte



devant sa bouche et souffle pour débarrasser l'intérieur de l'anneau de la poussière d'os.

**CUT TO :**

Gros plan sur le dessin de Josep. Tandis que sa main complète son travail, Helios entre dans le dessin (il est le seul animé) et traverse la baraque vers la porte du fond. Il s'arrête, se retourne vers Josep et porte la bague devant son œil.

Le contrechamp se fait au travers de la bague que tient Helios devant son œil. Mais la baraque est à présent animée. Josep est au fond, penché sur son dessin.

## **92. EXT. CAMP-CAMP / JOUR**

Josep fait le guet tandis que son ami Helios nage dans la mer pour contourner les barbelés et se glisser dans le camp des femmes et des enfants.

**CUT TO :**

Helios et Micaela sont face à face au bord de l'eau. Des enfants jouent un peu plus loin, l'un d'eux tire une voiture sommaire, faite de bouts de bois.

Helios a caché ses mains dans son dos, puis il présente ses poings fermés à Micaela. Elle rit et réfléchit.

MICAELA

*(en castillan)*

Normalement, ce devrait être le poing droit.

Elle tend le poing droit en un salut républicain, prenant l'air sérieux.

MICAELA

Mais en même tend ton cœur est à gauche... alors je sais pas.

HELIOS

Mais choisis-en un !

MICAELA

Bon, je choisis le cœur.

Elle touche du bout des doigts le poing gauche. Qui s'ouvre sur rien.

MICAELA

*(déçue)*

Oh, j'ai perdu.

Helios ouvre le poing droit qui contient la bague qu'il a sculptée dans un os.

HELIOS

Tiens, je l'ai faite pour toi.

Elle est émue, elle prend la bague et se la glisse au doigt. Puis elle embrasse les lèvres de Helios.

Josep les observe et sourit. Mais son sourire est triste. Il allume une cigarette avec le briquet, et le cœur gravé dessus.

### 93. EXT. ROUTES / JOUR

Sur une route de campagne, Josep et son ami Helios marchent parmi une dizaine d'exilés, encadrés par Serge et un autre gendarme, à pied également, précédés par une traction qui roule au pas, suivis par deux tirailleurs sénégalais à dos de mulet.

Dans la voiture, Robert et Léon.

La troupe passe devant un long mur entièrement recouvert d'un panneau publicitaire peint : HUILES RENAULT LES MEILLEURES (comme sur la photo ci-dessous).



Une flèche indique d'un côté : Perpignan 23 Km, de l'autre : Port-Vendres, 10 Km.

### 94. EXT. VILLAGE / JOUR

La compagnie traverse un village. C'est jour de marché. Les Français font leurs achats.

Les têtes de tous les exilés sont tournées vers le même côté, vers cette profusion de victuailles répandues sur les étals.

### 95. INT. TRACTION / JOUR

Dans la voiture, Robert et Léon regardent dans les rétroviseurs.

ROBERT

Regarde-moi cette bande de charognards.

Il se penche par la fenêtre et hurle en direction des réfugiés espagnols :

ROBERT

Allez la tourbe carnassière ! Bougez-vous les fesses !

### 96. EXT. VILLAGE / JOUR

Aux cris de Robert, les Français cessent leurs achats et regardent les Espagnols passer.

ROBERT

Allez la racaille ! Allez, allez !

De derrière un étal, une vendeuse crie :

VENDEUSE

No pasaran !

Elle saisit à pleines mains les cerises devant elle et les jette aux réfugiés. Les cerises volent et tombent en pluie sur les hommes en guenilles qui tendent les mains vers le ciel pour les saisir et les croquer.

Robert furieux sort sa tête par la fenêtre.

ROBERT

Au nom de la loi, au nom de la loi !...

Les femmes ne peuvent s'empêcher de rire en entendant Robert.

Deux cerises reliées par leur queue tombent sur l'oreille de Robert et s'y accrochent.

Tandis que sur le marché quelques hommes et femmes prennent le parti de la maréchaussée, que quelques coups de poing sont échangés, d'autres femmes entonnent la chanson "les trois gendarmes"<sup>14</sup>...

FEMMES

*En m'en allant à Bergame,  
L'autre jour, vendre mes œufs  
J'ai rencontré trois gendarmes  
Un tout jeune et deux grands vieux*

*...  
Ne croyez pas que les gendarmes  
Soient toujours des gens sérieux  
Mais non, mais non, mais non Mesdames  
Mais non, mais non, mais non Messieurs  
Malgré mes cris et mes larmes  
Ils ont voulu voir mes œufs*

#### 97. EXT. VIGNES / JOUR

Chacun dans sa rangée de vignes, les exilés coupent les sarments tandis que les gendarmes les surveillent.

Les tirailleurs sénégalais et leurs mulets se protègent à l'ombre d'un majestueux micocoulier.

Le sénégalais, ami de Serge, taille de fines lanières dans l'écorce de branches du micocoulier, puis les tisse entre elles pour confectionner une fine corde.

CUT TO :

À midi, le **PAYSAN**, sa **FEMME** et leur **FILLE**, 16 ans, viennent nourrir les travailleurs et leurs gardes.

Les femmes ont déposé une nappe à même l'herbe.

Robert et Léon regardent les croupes qui tendent le tissu des jupes lorsque les deux femmes s'affairent à tout préparer.

ROBERT

Eh ! Le bleu ! T'as vu le paysage !

Il indique du menton les fesses, un décolleté...

Les deux gendarmes prennent la nourriture que leur tendent les femmes en se contentant de leur faire un clin d'œil.

Serge rougit lorsque la fille le sert.

ROBERT

Tu as vu ça, Léon ! Un bleu qui rougit  
devant une oie blanche !

Ils s'esclaffent.

Face aux deux tirailleurs sénégalais, les femmes hésitent.

---

<sup>14</sup> - paroles Jean Nohain - musique Mireille (1932)

Robert sort son arme.

ROBERT

La marée-chaussée veille, mesdames, au moindre geste déplacé de ces négros, je les poinçonne façon ticket de métro.

Les femmes servent les tirailleurs sénégalais.

TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS

C'est bien aimable à vous, mesdames.

LÉON

Qu'est-ce qu'il a dit le négro ?

FILLE

Il nous a poliment remerciées, alors que vous avez oublié de le faire.

Sa mère la tire en arrière.

Le paysan ouvre des bouteilles de vin d'un rouge couleur sang.

PAYSAN

Allez, régalez-vous !

Depuis longtemps les exilés n'ont pas fait un aussi beau festin. Si ce n'était leur maigreur et leur saleté, on pourrait se croire un jour de simple pique-nique à la campagne.

CUT TO :

Fin de journée, le soleil décline.

Les ouvriers ont repris place dans la colonne pour le retour lorsque le paysan, sa femme et leur fille arrivent dans leur carriole.

Ils viennent donner des provisions à chaque exilé : un peu de pain, de la charcuterie et des bouteilles de vin. Le visage des exilés s'illumine : cette gentillesse les touche au plus profond d'eux-mêmes.

#### 98. EXT. CHEMIN / CRÉPUSCULE

La fatigue ne se fait plus sentir dans la colonne, la gentillesse des paysans a redonné le moral aux exilés, ils chantent.

EXILÉS

*...Abundaba la comida  
No digamos la bebida  
El tabaco y el papel  
Habían muchas diversiones  
pa alegrar los corazones  
Y mujeres a granel  
Hoy que ni cagar podemos  
Sin que venga un mojame  
Nos tratan como penados  
Y nos dicen los soldados ¡Alé, Alé!<sup>15</sup>*

Serge sourit en marchant près d'eux.

---

<sup>15</sup> - La nourriture à foison , Sans parler des boissons , Du tabac et du papier. Il y avait beaucoup de distractions Pour égayer les cœurs, Et des femmes à volonté.

Aujourd'hui, même chier nous ne pouvons Sans que s'approche un spahi . On nous traite comme des condamnés, Et les soldats nous disent : "Allez, allez !"

Soudain, sans aucune raison, la traction s'arrête, forçant la troupe à s'arrêter aussi.

Robert et Léon en descendent. Les Espagnols n'ont pas cessé de chanter.

Josep, inquiet, se tourne vers Serge, qui d'un geste lui fait comprendre qu'il n'en sait pas plus que lui sur la raison de cet arrêt au milieu de nulle part.

Léon a ouvert le coffre de la voiture.

Serge s'approche de Robert.

SERGE

Qu'est-ce qu'il se passe ?

ROBERT

Réquisition.

SERGE

Réquisition ?

Léon est venu tirer un des exilés par la manche et le conduit jusqu'au coffre de la voiture, lui faisant signe d'y déposer ses victuailles. L'espagnol veut refuser, il se tourne vers ses compatriotes, et aperçoit derrière eux les deux tirailleurs sénégalais, fusil en main, prêts à tirer.

Alors il se résout à obéir.

Un à un, les Espagnols viennent déposer leurs provisions dans le coffre. Josep hésite, mais Serge lui fait comprendre d'obéir.

Seul Helios n'a pas bougé.

Le tirailleur ami de Serge s'approche de lui dans son dos, jusqu'à ce que la tête de son mulet vienne pousser Helios, lui faisant perdre l'équilibre. Lorsqu'il s'immobilise, le tirailleur sénégalais s'approche à nouveau et se penche pour lui parler à l'oreille.

TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS

Un jour tu tresses la corde, un autre tu pends le cochon... entre les deux, tu courbes l'échine.

ROBERT

Des messes basses entre un négro et un rouge, décidément on aura tout vu !

Le tirailleur sénégalais se redresse et la tête du mulet pousse à nouveau Helios.

HELIOS

*(en français, fort accent)*

C'est un vol !

Léon s'approche de lui, la main posée sur son pistolet.

LÉON

Nous fais pas chier !

Robert s'approche.

ROBERT

Voler un profiteur, c'est pas du vol. Profiteur, tu comprends ? Pourquoi la

France elle devrait vous nourrir et vous héberger ? Raclure. Communiste.

HELIOS  
Moi pas communiste !

Léon lève son arme pour le frapper à la tête.

ROBERT  
Calmos, Léon !

Robert abaisse la main de Léon.

ROBERT  
Tout doux.

LÉON  
C'est qu'il me fait tourner le sang en boudin, là !

ROBERT  
(à Léon)  
Il a pas encore compris qu'il a tout perdu, même le droit de vivre si je veux.

(à Helios)  
Même ça tu l'as perdu, sale métèque !

Josep s'approche pour prendre les affaires des mains de son ami, mais Léon le frappe de son arme dans le ventre, lui coupant le souffle.

ROBERT  
(à Helios)  
Alors, "no pasaran", va foutre ça dans le coffre de cette voiture.

Mais Helios ne bouge pas. Robert plaque le canon de son pistolet sur la braguette de l'Espagnol.

ROBERT  
Une belle journée comme ça... la gâcher par des bijoux de famille étalés sur la chaussée, ce serait dommage, non ?

Serge fait un pas pour intervenir mais le regard de son ami sénégalais l'en dissuade.

Après quelques secondes, Helios se contente d'écarter les bras et de laisser tomber tout ce qu'il porte, et les bouteilles de vin explosent par terre.

Il fixe Robert d'un regard d'acier.

Sur son mulet, le tirailleur sénégalais ferme les yeux, désolé, impuissant, tandis que Léon donne un coup de revolver sur la nuque d'Helios.

### 99. EXT. CAMP-ENCLOS DISCIPLINAIRE / NUIT

Dans la nuit, la fumée noire s'alanguit en traversant les multiples rangées de barbelés qui entourent l'enclos disciplinaire.

Josep et Serge portent Helios, inconscient, le visage en sang des coups qu'il a reçus.

Léon l'attache par les mains au haut d'un poteau, au milieu de l'enclos. Robert vient tirer de toutes ses forces sur les nœuds, et la corde lui entaille la chair.

LÉON  
Quelle puanteur !

Léon arrache tous les boutons de la veste de Helios et en écarte les pans, pour que le froid puisse plus facilement lui mordre la poitrine.

Puis, sur un signe de Robert, Léon saisit Josep par-derrière et l'immobilise. Robert vient le fouiller et lui prend son briquet et son cahier de dessin. En se débattant, Josep donne un coup de tête à Léon et lui fend la lèvre.

LÉON  
Oh bordille ! Le fils de pute !

ROBERT  
Attends, attends...

Il arrache une page du carnet de dessin et la brûle avec le briquet de Josep. S'éclairant ainsi, Robert découvre les dessins de Josep. En particulier celui dans lequel il est représenté, avec Léon, sous les traits d'un cochon en train de violer une femme.

Il s'essaie à l'humour mais on voit bien qu'il est fou de rage.

ROBERT  
C'est comme ça qu'on vous apprend à dessiner dans votre pays ? C'est pas très ressemblant.

JOSEP  
Si, si, cochon, très ressemblant.

Robert frappe Josep en pleine mâchoire. Un craquement. Josep perd connaissance.

Léon le laisse tomber à terre et le roue de coups de pieds.

LÉON  
Tiens, et retiens, et reretiens, et rereretiens...

L'effort l'oblige à respirer fortement. Il avale la fumée noire et s'étouffe, crache ses poumons, de la bave s'écoule, il est sur le point de vomir.

Depuis l'autre côté des barbelés, la bouche et le nez protégés par un mouchoir, Serge a assisté impuissant à toute la scène, sans rien pouvoir faire, serrant le poing sur son arme. Ses yeux sont rouges et pleurent, mais peut-être à cause de la fumée.

Juste avant de quitter l'enclos, Léon donne un coup de la crosse de son pistolet dans les côtes de Helios. Des os craquent.

Léon referme l'enclos disciplinaire.

ROBERT  
Saloperie d'Espagnols de merde, ce qu'on est pas obligé de faire !...

Il se racle la gorge et crache. Léon leur tend une cigarette. Serge ne peut pas la refuser.

Utilisant le briquet de Josep, Robert allume les trois clopes. Les trois silhouettes auréolées de leur fumée de cigarette s'éloignent.

**100. INT. DORTOIR / NUIT**

Le dortoir résonne des ronflements.

Serge ne dort pas. Il finit par se lever en chemise de nuit et traverse le dortoir baigné de rayons de lune.

**101. EXT. CAMP-ENCLOS DISCIPLINAIRE / NUIT**

Dans l'enclos disciplinaire, Josep est réveillé par le froid. Le vent lui envoie des petits cailloux sur le visage en même temps que la fumée noire. Il crache du sang.

Josep se relève avec difficulté, s'approche de Helios, lui soulève le visage mais son ami n'a aucune réaction. Il tente de défaire les nœuds qui maintiennent ses mains attachées, mais n'a pas la force nécessaire.

De ses mains il frotte le corps de son ami pour le réchauffer un peu.

Il finit par se coller à lui, l'enserrant de ses bras, s'accrochant de ses mains au poteau derrière Helios, faisant de son corps barrière au vent.

**Josep délire. Dans sa tête se déroule un film (fait à partir de véritables dessins de Josep Bartoli qui s'animent) : des scènes de vie espagnole, des villages et des villageois. Puis le franquisme, la barbarie, la guerre et les camps français. Des guardias civils énormes et poilus mettent en joue. Un squelette énorme coiffé d'un tissu danse au dessus de la scène..**

**102. INT. DORTOIR / NUIT**

Serge s'approche pieds nus du lit superposé où dorment les deux gros gendarmes. À l'endroit où les cafards servaient de cible, le parquet est criblé et une écharde s'enfonce profondément dans le pied de Serge.

Il retient un cri. Serrant les lèvres, il retire l'écharde, du sang perle.

Serge plonge sa main dans les affaires de Robert, tremblant que le gros gendarme ne se réveille et le surprenne. Il ne trouve pas ce qu'il cherche.

Robert se retourne soudain. Son bras dessine un cercle dans l'air et s'abat sur Serge qui a juste le temps de s'écarter.

Serge retient sa respiration. Petit à petit le ronflement de Robert revient, il sourit même. Ce qui le rend encore plus effrayant.

Puis Serge sursaute lorsqu'il entend une voix : c'est Léon qui dans son sommeil se met à bredouiller :

LÉON

*Au lieu d'acheter des joujoux, la  
câlinant bien tendrement il disait en  
les lui donnant...*

Puis il se met à chanter :

LÉON  
*C'est aujourd'hui dimanche  
Tiens ma jolie maman  
Voici des roses blanches  
Toi qui les aimes tant...<sup>16</sup>*

Serge fouille l'uniforme, accompagné par la voix de Léon...

LÉON, OFF  
*Va, quand je serai grand  
J'achèterai au marchand...*

Serge aperçoit ce qu'il cherche qui dépasse de sous l'oreiller. Il s'en saisit et tire lentement. Le cahier de Josep apparaît peu à peu.

LÉON, OFF  
*Toutes ses roses blanches  
Pour toi jolie maman.*

### 103. EXT. CAMP-ENCLOS DISCIPLINAIRE / NUIT

Josep résiste comme il peut, il a froid, ses yeux se ferment, ses jambes fléchissent sous lui, mais il fait l'effort de rester réveillé, de resserrer son étreinte contre son ami pour le protéger du froid.

### 104. INT. DORTOIR / NUIT

Près de la fenêtre, dans un rayon de lune, Serge regarde les dessins de Josep. Il est abasourdi et ému par ce qu'il découvre, par le quotidien de son ami espagnol.

LÉON, OFF  
*(il n'a pas cessé de chanter)*  
*Elle les aime tant  
Sur son petit lit blanc  
Là-bas elle m'attend...*

CUT TO :

Serge replace le cahier où il l'a trouvé.

LÉON  
*C'est aujourd'hui dimanche  
Tiens ma jolie maman...*

### 105. EXT. CAMP-ENCLOS DISCIPLINAIRE / AUBE

Le jour se lève.

Depuis leurs camps respectifs, des hommes et des femmes, dont Micaela et Bertilia, leurs jeunes enfants dans les bras, regardent dans l'enclos disciplinaire Josep qui a glissé le long du corps de son ami. Il git à présent, inconscient, avachi aux pieds de Helios, ses bras lui entourant les jambes.

---

<sup>16</sup> - Ch.L.Pothier - Léon Raiter (1926)

**106. INT. DORTOIR / JOUR**

Robert et Léon suivent des yeux les petites taches de sang qui partent de leur lit et vont jusqu'à la fenêtre et au lit de Serge.

Robert vérifie sous son oreiller : le cahier y est toujours. Et dans la poche de son uniforme, il trouve le briquet.

**107. EXT. COUR DE CASERNE-PENSIONNAT / JOUR**

Dans la cour, après le lever du drapeau.

Des tirailleurs sénégalais installent les fanions de la fête du 14 Juillet.

Serge fume tout en les regardant.

Soudain une main le saisit par le col et le tire violemment en arrière. Il recrache la clope qu'il avait au bec.

Léon le tire sur quelques mètres et le jette contre une moto (une Peugeot p 107, 350cm<sup>3</sup>) qui s'écroule sous lui. Serge se retrouve à plat ventre sur elle.

Robert pose un pied sur son visage, l'écrabouillant contre les rayons d'une roue.



ROBERT  
Qu'est-ce t'as farfouillé cette nuit ?

SERGE  
J'ai rien fait !

Robert accentue la pression de son pied, les rayons pénètrent la joue de Serge, son nez, son front...

SERGE  
Aïe !

ROBERT  
T'as rien fait, crevure !

SERGE  
Rien, rien !

ROBERT  
T'es qu'une merde, alors tu vois je t'écrase comme une merde.

SERGE  
Aïe !

ROBERT  
Léon, une merde qui pleure, décidément, on aura tout vu ! Et nous qu'on t'avait comme qui dirait adopté, pas vrai Léon ? Tiens crevure !

Il appuie encore plus fort.

Léon est allé ramasser la clope de Serge et la fume lorsqu'il aperçoit trois tirailleurs sénégalais qui sont venus voir ce qu'il se passe.

LÉON  
Robert !

ROBERT  
Quoi !

LÉON  
Les moricauds !

ROBERT  
Quoi les moricauds !

Il aperçoit lui aussi les trois tirailleurs sénégalais. Il retire son pied du visage de Serge pour le frapper violemment du plat du pied au niveau des reins.

ROBERT  
On se retrouvera.

(aux tirailleurs, singeant  
l'accent "petit nègre")  
Vous pas autle chose à foutle qu'à  
wegawder ce qui vous wegawde pas ?

Les deux comparses s'éloignent.

L'ami sénégalais aide Serge à se relever.

SERGE  
Ça va...

#### **108. EXT. CAMP-ENCLOS DISCIPLINAIRE / JOUR**

Serge (une moitié du visage strié par les rayons de la roue) et son ami sénégalais viennent soulever Josep et le sortir de l'enclos.

#### **109. INT. CAMP-INFIRMERIE / NUIT**

Josep, à moitié inconscient, est allongé parmi les autres malades. L'infirmière lui donne à boire. Il tousse.

Au loin, un accordéon joue une java.

#### **110. EXT. COUR DE CASERNE-PENSIONNAT / NUIT**

Serge est de garde à l'entrée de la caserne-pensionnat. Ses pieds battent la mesure à trois temps de la java.

Les tirailleurs sénégalais sont remisés vers le préau-écuries. La plupart dorment à même le sol. D'autres discutent ou regardent le bal d'où ils sont exclus.

Quelques fanions éclairent la façade du réfectoire... C'est de là qu'arrivent les notes d'accordéon.

Par la fenêtre on découvre quelques couples en train de danser la java. Quelques femmes ont rejoint les soldats.

Sur une table est assis un accordéoniste.

Sur une autre sont étalées les victuailles offertes aux exilés et volées par les gendarmes.

Sur une affiche : vive la France, liberté, égalité, fraternité.

Robert et Léon s'approchent de la fenêtre pour fumer. Robert porte un Yorkshire, un joli ruban sur le haut du crâne. Ils sont repus d'avoir trop bouffé. Léon rote et défait le bouton de son pantalon pour libérer sa bedaine.

Une **grande dame**, mi-pute mi-mondaine, vient caresser le chien que Robert tient juste devant son sexe.

GRANDE DAME  
Mais tu es là, toi, vilaine !

Elle le caresse allègrement d'avant en arrière.

GRANDE DAME  
T'aimes ça, hein !

**111. EXT. CAMP-ENCLOS DISCIPLINAIRE / JOUR**

Dans l'enclos disciplinaire, Serge coupe la corde qui maintient les mains de Helios.

Le corps de Helios, inanimé, tombe dans les bras de Josep. Qui est si faible qu'il n'arrive pas à le porter, il ploie sous le poids. Serge lui vient en aide.

**112. EXT. CAMP / JOUR**

Micaela tend un bras entre les barbelés... vers Serge et Josep qui portent le corps de Helios et s'éloignent du camp.

MICAELA  
Helios !



Bertilvia vient la prendre dans ses bras.

**113. EXT. DUNES / JOUR**

Dans les dunes, Serge creuse une tombe. Josep reste assis près du corps de Helios.

**CUT TO :**

Ils glissent le corps de Helios dans la tombe, puis la rebouchent, Serge à l'aide de la pelle, Josep, à genoux, avec les mains.

**CUT TO :**

Serge est debout près du monticule de sable, Josep toujours à genou.

Serge ôte son képi et se signe.

Josep le regarde.

SERGE  
Pas de croix non plus ?

Josep répond non de la tête.

SERGE  
Oui, vous les anarchistes, vous ne  
croyez pas en tout ça.

                  JOSEP  
Lui, anarchiste.

                  SERGE  
C'est vrai tout ce qu'on raconte ?  
Josep hausse les épaules.

                  JOSEP  
Si tu ouvres la porte à des chiens  
*hambrientos*, morts de faim, *se debe*  
*tener cuidado que...* attention aux dents,  
ils mordent. *Pero si* tu cherches à les  
mettre encore en cage, *luego se vuelven*  
*locos*, ils tournent fous. C'est ce qui  
s'est passé. *Nos moríamos de hambre*, tu  
comprends ?

                  SERGE  
Mourir de faim, affamés.

                  JOSEP  
Oui, affamés, affamés de la faim,  
affamés de la liberté, affamés de la  
vie... Alors quand Franco a voulu nous  
remettre en cage, il y en a qui ont  
perdu la raison. *Así que sí*, des  
églises brûlées, des nones, des curés,  
assassinés... J'ai vu ces cadavres  
inutiles, y'avait tellement de morts de  
notre côté que presque tout le monde  
s'en moquait. «En una guerra al enemigo  
se le mata o te mata.»<sup>17</sup> Pourtant le  
gouvernement républicain il a réussi à  
arrêter ces massacres... Avant tout ça,  
je croyais pas déjà, en Dieu... alors  
après ça, tous ces crimes, *en todas*  
*partes*. Si l'âme elle existe, c'est  
comme une belle idée, ces idées qui ont  
portés moi, lui, tous, le communisme,  
l'anarchisme, la république... Ces belles  
idées, si elles ne rencontrent pas une  
belle personne, ça devient la mort...

2005

**114. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

Dans l'appartement, sur son lit, le grand-père répète les  
derniers mots de Josep :

---

<sup>17</sup> - à la guerre, l'ennemi, tu le tues ou il te tue.

GRAND-PÈRE  
Ces belles idées, si elles ne  
rencontrent pas une belle personne, ça  
devient la mort...

1939

**115. EXT. CAMP-DUNES / JOUR**

Un chant monte du camp, ce sont les exilés qui chantent :

EXILÉS  
*Hermosa vall, bressol de ma infantesa,  
blanc Pirineu,  
marges i rius, ermita al cel suspesa,  
per sempre adéu!  
Arpes del bosc, pinsans i cadernereres,  
cantau, cantau,  
jo dic plorant a boscos i riberes:  
adéu-siau!*<sup>18</sup>

**116. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

Dans son lit, yeux fermés, le grand-père caresse de ses doigts  
fripés le portrait en noir et blanc que déteste sa fille.

GRAND-PÈRE  
C'était lui, Helios, c'était lui.

Il tend le portrait à Valentin.

GRAND-PÈRE  
Tiens, si tu l'aimes, c'est pour toi.

Le visage de Valentin s'illumine.

**117. EXT. CAMP-PLAGE / JOUR**

Josep et Serge reviennent vers l'enclos disciplinaire.

JOSEP  
Ma fiancée... partie dans le train pour  
France, j'ai plus de nouvelles.

Il met sa main devant son ventre.

JOSEP  
*Embarassada.*

SERGE  
Enceinte ?

JOSEP  
Si. Je dois la trouver.

SERGE  
Tu sais où elle est ?

---

<sup>18</sup> - L'emigrant, Jacint Verdaguer - Amadeu Vives (1894) : Belle vallée, berceau  
de mon enfance, blanches Pyrénées, côtes et rivières, chapelle au ciel  
suspendue, adieu pour toujours! Griffes de la forêt, pinsons et chardonnerets,  
chantez, chantez. Je dis pleurant les forêts et les rives: adieu!

JOSEP  
No, no ho sé. Elle s'appelle Maria  
Valdés.

SERGE  
Maria Baldés.

JOSEP  
Valdés.

SERGE  
Baldés.

JOSEP  
Un V, pas un B, un V.

Prononcé par Josep, Serge ne fait aucune différence entre les deux lettres. Alors Josep finit par faire un V avec ses doigts.

JOSEP.  
V.

SERGE  
Maria Valdés.

JOSEP  
Si.

#### 118. INT. TRAMWAY-PERPIGNAN / JOUR

Les femmes sont belles dans le tramway. Elles rient entre elles. Sont-elles en train de se moquer de Serge et de son coquard ?

Il se détourne, il rougit. Et il entend rire de plus belle.

Dehors, la ville de Perpignan semble envahie de voitures, Serge n'en a jamais vu autant.

Debout près de lui, un **HOMME À LUNETTES** lit le journal *L'Indépendant* et parle à haute voix afin que tous entendent, en particulier Serge, qui a gardé son uniforme de gendarme.

HOMME À LUNETTES  
1000, c'est un minimum !

Il lève la tête et voit que Serge le regarde.

HOMME À LUNETTES  
Vous en êtes ?

SERGE  
Pardon ?

HOMME À LUNETTES  
Le bataillon en réserve aux portes de Perpignan ! C'est l'invasion barbare, l'Afrique sauvage commençait de l'autre côté des Pyrénées, bientôt elle arrivera à Perpignan, serez-vous assez de 1000 pour endiguer cette pègre rouge, ces déterreurs de carmélites ?

Un **HOMME BARBU** intervient.

HOMME BARBU  
L'invasion des sauvages à lunettes a commencé depuis belle lurette !

La répartie fait glousser les femmes.

HOMME À LUNETTES  
(montrant à la cantonade la  
barbe de l'homme)

Marx, Jaurès, Zola... ma foi, les  
gauchistes ont décidé de commencer leur  
révolution par la ruine des barbiers !

Les femmes gloussent.

HOMME BARBU  
Mais Dieu aussi portait la barbe, non ?

HOMME À LUNETTES  
(à Serge)  
Faites votre devoir, jeune homme,  
débarrassez-nous de tous ces  
anarchistes, "notoires et dangereux",  
c'est écrit là-dedans !

HOMME À BARBE  
(sarcastique)  
Vive Franco !

HOMME À LUNETTES  
Oui mon cher, si l'ordre c'est Franco,  
alors vive Franco !

HOMME À BARBE  
(se moquant de l'homme à  
lunettes, le singeant)  
Vive Mussolini ! Vive Hitler !

#### 119. INT. CONSULAT ESPAGNOL / JOUR

Dans un bureau du consulat, Serge est assis en face d'un **HOMME**  
occupé par de la paperasse.

HOMME  
Vous avez vu la foule dehors... On fait  
ce qu'on peut, mais on ne peut pas  
grand-chose, vous avez vu le bureau des  
passeports ?

SERGE  
Oui.

HOMME  
Désolé.

#### 120. EXT. CONSULAT ESPAGNOL / JOUR

Serge remonte la longue file qui attend devant le consulat  
espagnol. Il leur montre le portrait de Maria fait par Josep.

SERGE  
Vous connaissez Maria Valdés ?

Les Espagnols se méfient de ce gendarme. Les visages se  
détournent. Il insiste pourtant, glisse le portrait devant leurs  
yeux.

ENRIQUETA  
Ils ont peur.

Une Espagnole, **ENRIQUETA**, debout près de sa valise, le regarde.

**SERGE**  
Vous parlez français ?

**ENRIQUETA**  
Oui, un peu. Ils ont peur des gendarmes  
à cause des rafles. Pourquoi la  
cherchez-vous ?

*(montrant son coquard)*  
C'est elle qui vous a fait ça ?

**SERGE**  
Quoi ? Oh non, non ! C'est son fiancé...  
Non, je veux dire, c'est lui qui la  
cherche, un républicain, il est dans un  
camp, je l'aide. Vous la connaissez ?

**ENRIQUETA**  
Non.

**SERGE**  
Elle est enceinte.

Elle prend le portrait et lui tend une main.

**ENRIQUETA**  
Aidez-moi.

Il l'aide à grimper sur une valise et elle s'adresse à la foule.

**ENRIQUETA**  
*(en catalan)*  
Si vous connaissez cette femme, son  
fiancé n'a pas de nouvelles, il s'est  
battu pour la République ! Elle porte  
son enfant. Maria Valdés ! Si vous  
l'avez vue, merci de nous aider.

**CUT TO :**

Le gendarme remonte la longue file, souriant, brandissant le portrait. Cette fois-ci les visages ne se détournent plus, mais les têtes se balancent de droite à gauche, personne ne connaît Maria Valdés.

#### **121. EXT. RUES / SOIR**

Le soir, le long du fleuve, Serge croise un groupe de gendarmes et de Spahis qui encadrent une quarantaine de réfugiés qu'on reconduit sans doute à la frontière.

Serge fait le salut. Et regarde tristement les hommes passer.

#### **122. INT. VOITURE / NUIT**

Serge, de nuit, se glisse dans une voiture. Il s'y installe pour y passer la nuit.

Il s'allonge sur la banquette arrière. Cherche sa place. Quelque chose le dérange, il glisse sa main sous son dos et en retire un objet qu'il porte devant ses yeux. Ce sont des castagnettes.

**123. INT. VOITURE / AUBE**

Serge dort sur le dos, les castagnettes sur ses yeux comme un masque de sommeil, pour se protéger du soleil.

**124. EXT. CHAMP DE MARS / AUBE**

Serge sort de la voiture, s'étire, bâille.

Il est au milieu du Champ de Mars de Perpignan, qui est envahi de véhicules civils et militaires espagnols, abandonnés.

**125. INT. HÔPITAL / JOUR**

Serge montre le portrait aux malades et blessés d'un hôpital.

Il y en a partout.

Une **INFIRMIÈRE** le bouscule.

INFIRMIÈRE

Excusez-moi monsieur le gendarme, mais il nous casse les pieds là en plein milieu !

SERGE

Pardon madame.

INFIRMIÈRE

Pardon, pardon, mais j'ai même plus le temps de pardonner, il en arrive de partout, et faut voir comment ! Mais c'était quoi de l'autre côté des Pyrénées pour fuir dans cet état ! Le Diable affamé ! C'est pas Dieu permis. Une mère est arrivée avec dans les bras son bébé mort depuis au moins 10 jours ! Je travaille 36 heures sans arrêt, je pourrais travailler deux fois plus, j'ai l'impression que ça changerait rien, y'en a trop. Alors ? Qu'est-ce qu'il veut ?

SERGE

Je cherche cette personne.

INFIRMIÈRE

Une connaissance à lui ?

SERGE

À Josep pour être plus précis.

INFIRMIÈRE

Il me fait voir de plus près ?

Elle regarde la photo.

SERGE

Elle s'appelle Maria Valdés.

INFIRMIÈRE

Il croit que je les connais par leur nom ?

D'un ample geste du bras, elle montre la foule de réfugiés.

INFIRMIÈRE  
Mais ce visage me dit quelque chose.  
Avant d'être ici, j'étais dans un autre  
hôpital. Je lui garantis rien.

SERGE  
Elle est où ?

INFIRMIÈRE  
Il est motorisé ? Parce que c'est pas  
tout près.

**126. INT & EXT. PAQUEBOT ASNI-PORT-VENDRES / JOUR**

Gros plan sur le portrait de Maria. Puis le portrait s'abaisse  
pour laisser la place au gros plan du profil d'une femme.  
La ressemblance existe. Mais est-ce Maria ?

SERGE  
Maria ?

La femme se met à rire. Puis tourne son visage vers Serge, nous  
offrant son autre profil, ravagé par une blessure.  
Serge déglutit.

SERGE  
Maria Valdés ?

La femme se contente de rire.

DOCTEUR  
Elle ne vous répondra pas.

Serge se retourne. Un bel homme le domine, c'est le **DOCTEUR**.

DOCTEUR  
Personne ne l'a entendu parler.

SERGE  
Je cherche cette personne.

Il tend le portrait.

SERGE  
Elle s'appelle Maria Valdés.

DOCTEUR  
C'est un beau portrait. Nous ignorons  
son nom.

SERGE  
Si c'est Maria Valdés, elle devrait  
être enceinte de quelques mois.

DOCTEUR  
Le bébé, elle a pu le perdre en même  
temps que la moitié de son visage.

Il compare le portrait avec le visage de sa patiente.

SERGE  
Alors ? C'est elle ?

DOCTEUR  
Il y a quelque chose.

La caméra se recule. On découvre que la salle est remplie de blessés et de malades. Le docteur s'éloigne de Serge et de la femme.

Puis on s'aperçoit être dans une grande salle de réception, avec une scène sur laquelle des patients sont également allongés. Serge s'est levé est s'éloigne à son tour.

Puis la caméra sort par un hublot et nous découvrons être sur un bateau (ce qui explique pourquoi depuis le début les images tangent) transformé en hôpital : l'Asni.

Nous sommes dans Port-Vendres.

La caméra descend sur le port où des ambulances vont et viennent. Les blessés sont transportés en brancard par la passerelle.

Nous retrouvons Serge qui descend du bateau tout en s'allumant une cigarette. Pour ce faire, il a coincé le portrait de Maria sous son bras.

Des brancardiers pressés le bousculent, il perd l'équilibre, manque tomber à l'eau. Dans son effort pour ne pas tomber, il écarte les bras et le portrait de Maria s'envole.

SERGE

Merde !

Le portrait vole un certain temps le long du bateau.

Serge court lui aussi le long du bateau, lorsque le vent pousse le portrait vers lui, il tente de s'en saisir au risque de tomber à la flotte, mais le vent l'éloigne à nouveau...

Le vent plaque le portrait contre un hublot qui l'éclaire en contre-jour.

Puis le portrait finit par tomber à l'eau.

Comme un buvard, le papier absorbe l'eau, les coups de crayon commencent à baver, puis le papier s'enfonce et disparaît, laissant à fleur de l'eau, quelques furtifs instants, le visage comme dessiné sur l'eau... qu'une légère vague efface définitivement.

SERGE

Et merde !

2005

## 127. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

VALENTIN

Grand-Père ?

Inquiet, Valentin se penche sur son grand-père, immobile, yeux clos. Timidement il avance la main et ose la poser sur son cou. Il sent le pouls battre.

Valentin se rassied, il prend son cahier et dessine le portrait de son grand-père.

**128. EXT. CAMP-ENCLOS DISCIPLINAIRE / NUIT**

Josep est enfermé dans l'enclos disciplinaire, gardé par le tirailleur sénégalais ami de Serge. Le tirailleur aperçoit, de l'autre côté des barbelés, entre les baraques du camp, des ombres qui courent.

Au lieu de saisir son fusil, il se dirige vers ses compatriotes qui gardent l'entrée du camp et se met à leur parler, manœuvrant subtilement pour les amener à regarder dans une autre direction.

Dans leur dos, les ombres se glissent hors du camp et se dirigent vers l'enclos disciplinaire. On reconnaît Micaela et Bertilia.

Elles libèrent Josep et, sans un mot, lui mettant un doigt sur la bouche, le poussent vers les dunes...

**129. EXT. DUNES / NUIT**

C'est là, de l'autre côté des dunes, que Serge attend Josep avec deux vélos.

Sans échanger un mot, Josep enfourche un des vélos et les deux hommes s'éloignent dans la nuit.

**130. EXT. ROUTES / NUIT**

Serge a allumé une lampe torche pour éclairer la route. Josep dans sa roue ne le quitte pas. De temps en temps, Serge l'entend tousser.

La lumière éclaire le grand panneau publicitaire des huiles Renault, et la flèche qui indique Port-Vendres à 10Km. Serge se retourne et découvre que Josep s'est arrêté. Il revient vers lui.

SERGE

Ça va ?

Josep hoche la tête. Serge sort de sa poche une noix de Kola, il croque dedans avant de la tendre à Josep.

SERGE

C'est amer mais ça donne de la force.

Josep croque et grimace.

JOSEP

Même Franco il les a pas aussi amères !

**131. INT. PAQUEBOT ASNI / NUIT**

Au milieu des gémissements, ils traversent la grande salle remplie de patients endormis. Serge conduit Josep vers la femme défigurée.

Elle dort sur le côté, offrant son profil défiguré.

Josep se penche sur elle.

Puis lentement s'accroupit le long du lit pour amener son visage à la même hauteur que le visage de la femme et tenter de la voir de face. Il devine, caché par l'oreiller, le côté intact de son visage.

Une larme s'écoule sur sa propre joue. Il tend une main et, n'osant pas caresser la joue meurtrie, il lui frôle les cheveux.

Ému plus qu'il ne croyait, Serge se détourne.

Après un instant, la femme ouvre les yeux et regarde Josep. Un rayon de lune éclaire son regard et Josep plonge ses yeux dans les yeux bleus de la femme.

Il lui caresse les cheveux. On comprend à son regard qu'il ne s'agit pas de sa fiancée.

Serge finit par se retourner à nouveau vers le lit.

Pour découvrir que Josep n'est plus là.

Affolé, il cherche et aperçoit la silhouette de Josep au moment où celui-ci franchit une porte.

SERGE

Josep !

Le cri lui a échappé.

Des grognements, des plaintes lui répondent.

Serge s'élançe déjà à la poursuite de Josep.

### 132. EXT. BATEAU / NUIT

Serge arrive sur le pont pour voir Josep sauter dans l'eau. Il court mais que peut-il faire ?

Il entend le plouf.

Il se penche par-dessus le bastingage.

Josep refait surface et s'éloigne en nageant.

SERGE

(à voix basse)

Salaud.

(puis tout haut)

Salaud d'espagnol !

2005

### 133. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

Valentin est toujours assis près de son grand-père.

VALENTIN

Qu'est-ce que tu as fait après avoir plongé ?

GRAND-PÈRE

Après quoi ?

VALENTIN

Plongé ! Tu as plongé, et après ?

Un temps. Le grand-père observe Valentin, qui en est gêné. Puis le grand-père se met à rire. Valentin se vexe.

VALENTIN

Vas-y ! C'est bon, qu'est-ce qu'il y a ?

GRAND-PÈRE

(semblant à nouveau perdu)

Comment tu t'appelles ?

Valentin hausse les épaules.

VALENTIN  
Valentin.

GRAND-PÈRE  
On se connaît ?

VALENTIN  
Ben oui grand-père ! Je suis ton petit-fils.

GRAND-PÈRE  
Lequel ?

VALENTIN  
T'en as qu'un je te signale.

GRAND-PÈRE  
Ah. Et toi, tu as combien de grands-pères ?

VALENTIN  
Un seul, l'autre je l'ai pas connu.

GRAND-PÈRE  
Tu sais comment je m'appelle ?

VALENTIN  
Grand-père Serge.

GRAND-PÈRE  
Serge, pas Josep.

VALENTIN  
J'ai cru que...

Il se tait.

GRAND-PÈRE  
T'as beaucoup d'imagination, toi.

VALENTIN  
Maman dit, trop.

GRAND-PÈRE  
Jamais trop. Et tu avais imaginé quoi ?

Valentin n'ose pas le dire.

Une partie de ce dialogue est dit en off sur :

1939

**134. EXT. ROUTE / AUBE**

Sur le chemin de retour, Serge est doublé par un camion du Secours Populaire portant sur ses flancs : aide aux républicains espagnols.

**135. EXT. CAMP / AUBE**

Serge sur son vélo passe près du camp. Il aperçoit le camion du Secours Populaire que des hommes et des femmes vident de son contenu pour le donner aux réfugiés.

**136. EXT. CASERNE-PENSIONNAT / AUBE**

Puis Serge revient vers la caserne agitée d'une frénésie inhabituelle : voitures et motos qui manœuvrent, soldats qui courent vers leurs fusils en faisceau, cheval qu'on ne maîtrise plus, descente du drapeau français au son d'un clairon...

La compagnie des tirailleurs sénégalais quitte la cour de la caserne. Apercevant son ami sur son mulet, Serge l'interpelle :

SERGE

Hé ! Vous partez ! Vous allez où ?

TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS

Dans notre caserne ! Il semblerait que ça commence à chauffer là-haut, du côté des boches ! On va leur mettre la pâtée !

*(il sourit avant de lancer,  
moqueur)*

Alé, alé !!!

2005

**137. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

GRAND-PÈRE

Tu sais, dans une semaine, un mois, je ne serai plus là... Alors si tu veux me dire ce que tu croyais, c'est maintenant.

VALENTIN

Je croyais que tu avais pris le prénom de Serge après t'être enfui, pour te cacher, et aussi... je sais que les résistants ils changeaient de nom.

1939

**138. INT. DORTOIR / JOUR**

Serge traverse le dortoir. Tous les lits sont parfaitement faits, sauf ceux de Robert et Léon. Et chose encore plus curieuse, leurs uniformes sont là.

Près de son lit, dans son placard métallique, Serge récupère son arme de service, et découvre avec surprise le cahier de dessin et le briquet que Robert avait volés à Josep. Près de ces objets, il en trouve un autre. C'est un nœud coulant fait avec la corde que son ami sénégalais avait tressée sous le micocoulier.

Intrigué, se doutant qu'il y a un lien entre la présence de ses objets et les lits défaits de Robert et Léon, Serge court vers la fenêtre juste à temps pour apercevoir, au loin, la compagnie de tirailleurs sénégalais...

**139. INT. DOUCHES / JOUR**

Serge passe en courant devant les douches... avant de revenir sur ses pas. Un bruit de douche qui coule l'intrigue.

Se penchant en avant, il aperçoit dans l'enfilade des douches un homme pendu, nu, qui lui tourne le dos.

SERGE

Oh non ! Merde !!!

Plus loin, il aperçoit des pieds qui dépassent d'un muret, c'est de là que provient le bruit de l'eau qui coule en jet, ainsi qu'un marmonnement. Serge s'y dirige. Il se colle le dos contre les parois pour éviter tout contact avec le pendu, le ventre obscène pendouillant comme une motte de beurre chauffée au soleil... Il découvre que c'est Robert.

SERGE

Robert, c'est pas vrai, Robert...

Assis par terre dans la douche, nu également, Serge découvre Léon, immobile mais vivant, sidéré, répétant inlassablement des mots qui ont du mal à sortir de sa gorge et que Serge finit par comprendre :

LÉON

Les moricauds, les moricauds, les moricauds...

Soudain, dans un grand craquement, le tuyau où est pendu Robert s'éventre, le corps de Robert s'écrase au sol tandis que Serge se reçoit le jet d'eau du tuyau cassé.

Soudain, comme un barrage qui cède de trop de pression accumulée, Serge craque et pousse un cri.

1942

#### 140. EXT. GARE / JOUR

L'eau qui tombe sur Serge se transforme en pluie. Il pleut comme vache qui pisse.

Le cri de Serge est relayé par d'autres cris, des plaintes, des pleurs... qui émanent de wagons à bestiaux d'où dépassent des mains, des bras, des étoiles jaunes...

C'est l'hiver. Une gare.

Sur le quai, la compagnie de Serge encadre l'embarquement dans les derniers wagons du convoi d'autres déportés, hommes et femmes, sans signes distinctifs.

GRAND-PÈRE, OFF

Moi, j'étais gendarme. Tu savais que j'avais été gendarme ?

VALENTIN, OFF

Pas vraiment.

2005

#### 141. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

GRAND-PÈRE

Ta mère t'a pas dit ?

VALENTIN  
Non. J'ai pas non plus vraiment  
demandé.

GRAND-PÈRE  
Oui. C'est sûr. Tu aurais préféré que  
je sois l'autre... On peut pas tous être  
républicains espagnols, hein ! Et avoir  
combattu Franco et... ou être doué pour  
le dessin comme toi. Et puis bon, moi  
j'étais Français, gendarme français, je  
faisais ce qu'un gendarme français  
devait faire... pas toujours des jolies  
choses.

Son regard s'embrouille.

1942

**142. EXT. GARE / JOUR**

Sous la pluie, un déporté glisse et tombe, Serge l'aide à se relever.

GRAND-PÈRE, OFF  
J'aimais pas ce que je faisais, mais je  
le faisais quand même.

Près de Serge on retrouve Léon.

LÉON  
Cette vermine, c'est comme des vers  
dans tes tripes, t'arrives jamais à  
complètement t'en débarrasser.

GRAND-PÈRE, OFF  
Quelques fois, on devait prêter main-  
forte à ceux de la Gestapo. Jusqu'à  
quel point doit-on obéir à un ordre...

**143. EXT. IMMEUBLE / NUIT**

Serge et Léon soufflent dans leur main et tapent des pieds. Le froid est mordant. Ils font le pied de grue près d'un camion bâché, bleu, un Renault AHN. Devant eux, d'autres camions du même genre, avec d'autres gendarmes comme eux qui attendent.

LÉON  
T'as pas une sèche ?

Serge lui tend son paquet de cigarettes. Léon se met à chantonner :

LÉON  
*C'est aujourd'hui dimanche...*

Soudain, rompant le silence de la nuit, un homme court dans la rue.

VOIX HOMME  
*(accent allemand)*  
Arrêtez-le !

Aussitôt, Léon lâche l'allumette et la cigarette qu'il était en train d'allumer.

Tandis que nous suivons leur chute en premier plan, nous apercevons le fusil de Léon qui traverse le cadre, nous entendons le bruit de la culasse qui enclenche une cartouche... Au loin, l'homme court. Un coup de feu claque au moment où l'allumette et la cigarette touchent terre.

Et l'homme s'écroule. Il n'est pas mort, il se relève à moitié, tente de fuir.

LÉON

Putain de hausse mal réglée !

Tandis qu'il règle la hausse de son fusil, un homme vêtu d'un long manteau noir s'approche de l'homme blessé et l'achève froidement.

C'est comme si ce coup de grâce avait déclenché l'avalanche de bruit. La rue, calme jusqu'à présent, s'emplit de gémissements, de cris, de pas, de bottes... et les gens commencent à sortir des immeubles, encerclés par des soldats allemands sous les ordres de la Gestapo.

Adultes, enfants, vieillards, extirpés de leur sommeil, poussés vers les camions qui se remplissent un à un.

Soudain, Serge semble sortir de sa léthargie, il attrape un homme par sa veste et le tire violemment vers lui.

SERGE

Dis donc toi !

Il le secoue.

SERGE

Je te reconnais ! Monte là !

Il pousse l'homme vers le camion et le jette brutalement contre la ridelle arrière abaissée.

Puis il le force à grimper à l'arrière.

SERGE

Vas-y je te dis, monte là !

Tandis que l'homme monte, Serge se tourne vers son collègue.

SERGE

Tu le reconnais pas ce salopard !

Le visage de Léon s'illumine lorsque, malgré sa tenue civile et sa coupe de cheveux différente, il reconnaît Josep.

LÉON

Le dessineur !

Serge indique à Josep la place sur le banc, près de la sortie.

SERGE

Là, assoies-toi ! Bouge plus !

D'autres raflés sont poussés vers le camion et grimpent à l'arrière, près de Josep.

#### 144. INT. CAMION BÂCHÉ / NUIT

Le camion roule.

Les deux gendarmes sont tout à l'arrière du camion, face à face, Josep assis à côté de Serge.

Après un long silence, Serge se tourne vers Josep et ils échangent quelques paroles inaudibles.

LÉON

T'y dis quoi à cette crevure de républicain ?

SERGE

J'y dis que Franco, à côté du moustachu à culotte de peau, c'est un petit garçon en colère d'avoir fait pipi dans sa robe d'enfant de chœur.

Léon explose de rire.

LÉON

Très bon, très bon..

Serge se tourne vers Josep.

SERGE

*(en catalan)*

C'était pas elle ?

JOSEP

Non, Maria n'avait pas les yeux bleus.

SERGE

Tu l'as retrouvée ?

JOSEP

Son train a été bombardé par les avions allemands à Figueras, elle n'est jamais arrivée en France.

Un silence. Lorsque Serge se penche à nouveau vers Josep et lui parle, c'est la voix du grand-père qu'on entend en off.

GRAND-PÈRE, OFF

Peut-être que c'est à ce moment-là que je me suis souvenu des tirailleurs sénégalais qu'on avait fait venir de si loin pour nous aider à faire la sale besogne. Ils étaient parfois féroces, c'est pas tous les jours qu'on leur permettait de taper sur des blancs. Quand j'ai parlé à mon ami sénégalais de mon idée de faire sortir Josep du camp pour aller au bateau-hôpital, il m'a répondu : les ordres sont formels, on doit tirer dès qu'on voit quelqu'un qui veut sortir. Mais, ai-je répondu, je ne veux pas que tu tires ! Il a souri. Mais si je ne le vois pas sortir, pourquoi je tirerais sur lui ? Et j'ai compris qu'il n'allait pas désobéir aux ordres, mais simplement regarder ailleurs. Mais moi, je ne pouvais pas me contenter de regarder ailleurs. J'ai expliqué mon plan à Josep.

Pendant le monologue, Serge a tendu son paquet de Gauloises à Léon. Dans un virage qui les masque du véhicule qui les suit, tout va très vite.

Tandis que Léon s'allume une cigarette, Serge lui tire une balle dans la tête, puis donne son arme à Josep et ferme les yeux en attendant que celui-ci lui tire une balle dans l'épaule. Josep saute du camion, d'autres prisonniers sautent avec lui et courent dans les bois...

En courant, Josep se retourne et voit un prisonnier qui heurte Serge. Serge bascule et tombe à bas du camion. Sa tête heurte la chaussée. Josep hésite, mais les autres camions arrivent et il continue sa fuite.

VALENTIN, OFF

Mais pourquoi tu t'es pas enfui avec lui ?

2005

145. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

GRAND-PÈRE

Hein ? Oh... Je sais pas... j'avais peur peut-être.

VALENTIN

Mais non tu... c'est génial ce que tu as fait !

GRAND-PÈRE

J'ai peut-être pensé que, somme toute, c'était normal que des prisonniers s'enfuient. Mais moi j'étais pas prisonnier.

VALENTIN

T'es quand même un héros, quoi !

GRAND-PÈRE

Oh non, non... j'ai laissé tous ces gens monter dans ces trains...

Une seule larme coule sur sa joue. Valentin aussi se tait.

GRAND-PÈRE

Je me suis réveillé à l'hôpital. À cause de ma blessure je ne valais plus rien avec un fusil... j'ai un peu aidé, comme j'ai pu...

VALENTIN

Les Résistants ?

Serge hoche la tête. Valentin sourit, fier.

VALENTIN

T'en avais un, de nom de guerre ?

GRAND-PÈRE

Oui. Josep.

VALENTIN  
J'en étais sûr ! Et après ?

GRAND-PÈRE  
Oh, après...

1944

**146. EXT. CARGO / JOUR**

À bord d'un cargo, en pleine mer.

On retrouve Serge, moustachu, sur la passerelle d'un cargo, appuyé au garde-corps, les cheveux (un peu plus long que la coupe réglementaire de gendarme) balayés par le vent, les yeux perdus dans l'immensité de l'océan...

Il tient serré contre lui une sacoche en cuir.

GRAND-PÈRE, OFF  
Un jour, dans une boulangerie... la  
boulangère m'avait reconnu.

**147. INT. BOULANGERIE / JOUR**

La boulangère lève les yeux sur son client, et reste interdite.

ENRIQUETA  
Vous l'avez retrouvée ?

SERGE  
Pardon ?

ENRIQUETA  
Votre fiancée ?

Serge regarde plus attentivement la boulangère... et reconnaît Enriqueta, la femme qui l'a aidé devant le consulat d'Espagne à Perpignan.

SERGE  
Le consulat d'Espagne !

ENRIQUETA  
Oui. Enriqueta.

Elle lui tend la main.

SERGE  
Ce n'était pas ma fiancée. Mais celle  
d'un ami. Josep Bartoli.

ENRIQUETA  
Josep Bartoli ? Mon Dieu !

SERGE  
Vous le connaissez ?

Elle se tourne vers la porte qui donne sur le four et appelle.

ENRIQUETA  
Salvador ! Salvador, viens voir !

Le boulanger arrive.

GRAND-PÈRE, OFF  
Le boulanger avait été mobilisé, le  
maire du village était allé chercher un  
remplaçant dans le camp d'exilés le  
plus proche... C'était le frère de Josep.

**148. EXT. CAVE BOULANGERIE / NUIT**

Dans sa cave, le boulanger montre à Serge une petite rotative sur laquelle il imprime des tracts et journaux clandestins.

GRAND-PÈRE, OFF  
J'ai aidé comme j'ai pu.

**149. EXT. CARGO / JOUR**

Vu depuis la passerelle du cargo, un continent apparaît, puis un port... Veracruz.

GRAND-PÈRE, OFF  
Quelques mois après je recevais une  
lettre du Mexique.

**150. EXT. PORT / JOUR**

Sur le quai, Serge est entraîné par la foule...

**151. EXT. GARE / JOUR**

...vers la gare et les trains qui se remplissent de Mexicains...

**152. INT. TRAIN / JOUR**

Le train roule, le paysage défile.

Serge est dans un compartiment bondé de couleurs et de rires... Ses doigts sont crispés sur la sacoche en cuir qu'il serre fortement contre sa poitrine, comme s'il craignait qu'on la lui vole. Son regard est absent, vide...

VALENTIN, OFF  
grand-père ?

2005

**153. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE . JOUR**

Le grand-père, assis dans son lit, fixe un point derrière son petit-fils, avec ce même regard qu'il avait dans le train.

VALENTIN  
Ça va grand-père ?

Le grand-père le regarde.

VALENTIN  
On était au Mexique, grand-père. La  
sacoche en cuir.

GRAND-PÈRE  
La sacoche en cuir ?

**154. INT. TRAIN / JOUR**

Il la tient serrée contre lui, la sacoche en cuir, dans le train rempli de vie du Mexique..

Des musiciens jouent la chanson du film.

**155. EXT. GARE / JOUR**

Le train est arrêté, les passagers descendent.

Il cherche sur le quai, mais ne reconnaît personne parmi cette foule qui agite les bras. Son regard erre, perdu... jusqu'à ce qu'il entende, dans le brouhaha général, une voix qui chante :

JOSEP

"Allons enfants de la patrie, le jour  
de gloire est arrivé..."

Il cherche et finit par apercevoir le chanteur, qu'il n'aurait pas reconnu tant des vêtements propres et quelques kilos de plus vous changent un homme : c'est Josep.

Josep, tout sourire, lui tend sa main...

JOSEP

Serge !

Mais Serge ne peut pas tendre la sienne, son bras est inutilisable. Il tend sa main gauche. Josep ne comprend pas tout de suite. Puis il tend un fusil imaginaire et lui tire dans l'épaule.

Josep vient prendre Serge dans ses bras.

JOSEP

Mon ami.

**156. INT. EXT. VOITURE / JOUR**

Ils traversent la ville de Mexico dans une voiture conduite par Josep. Plaza de la Constitución, la voiture se faufile entre plusieurs trams. Puis elle avance au pas dans la rue traversant le marché, un homme vend des chiots qu'il tient dans ses mains, une jeune fille sur des béquilles vend des tickets de tombola, des ouvriers quittent un immeuble en chantier par des planches posées en zigzag sur plusieurs étages, plus loin 5 gamins des rues chantent une chanson (guitare, violon, maracas, percussions).

La voiture de Josep s'est immobilisée en pleine rue pour les écouter. Les yeux de Josep sont fixés sur les enfants, il est troublé.

Derrière eux, le chauffeur d'un petit trolley tiré par un âne s'énerve et crie après Josep.

Serge ne comprend pas ce qui se passe, pourquoi Josep ne repart pas...



**157. EXT. MAISON BLEUE / JOUR**

JOSEP

(*en castillan*)

Frida ! Tu vas te rompre le cou !

Josep conduit Serge vers une maison bleu délavé.. Perchée en haut d'une échelle, une femme en pantalon a commencé à repeindre la maison d'un bleu profond.

FRIDA

(*en castillan*)

C'est déjà fait il y a longtemps mon cœur.

Elle descend et se dirige vers eux de sa démarche claudicante, c'est la même femme que sur la plage, même tenue, même démarche, même dialogue :

FRIDA

Salut Josep.

JOSEP

Salut Frida.

VALENTIN, OFF

Mais, grand-père, elle était déjà dans le camp avec eux ?

GRAND-PÈRE, OFF

Frida !...

2005

**158. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

On retrouve le grand-père qui rit à n'en plus pouvoir. Valentin ne se vexe plus, il sourit.

GRAND-PÈRE

Comment elle aurait fait pour être dans le camp ?

VALENTIN

Ben, je sais pas, c'est toi qui... ça fait rien, j'ai dû me tromper.

GRAND-PÈRE

T'as la mémoire qui part en vadrouille.

1944

**159. EXT. MAISON BLEUE / JOUR**

FRIDA

Du feu ?

Serge semble se réveiller, il fouille ses poches et en sort le briquet de Josep. Josep n'en croit pas ses yeux. Serge le lui tend. Josep est ému.

FRIDA  
(impatiente)  
Alors?

Josep lui allume sa cigarette. Les doigts de Frida sont recouverts de peinture bleue... Ils enserrent ceux de Josep plus longtemps que nécessaire.

JOSEP  
Je te présente mon ami Serge... C'est lui qui m'a sauvé la vie. Il arrive de France.

Frida tend sa main à Serge.

FRIDA  
J'espère que vous n'êtes pas un de ces fils de putes d'intellectuels qui passent leur temps à se chauffer le cul sur une chaise de bistro en attendant de pouvoir aller se faire entretenir par une horde de riches salopes !

Serge regarde son ami.

JOSEP  
Bienvenu à Mexico !

#### 160. INT. MAISON BLEUE / JOUR

Les trois entrent dans la maison.

Un homme, fort, imposant, se dirige vers eux avec deux verres. Baiser sur les lèvres de Frida.

DIEGO  
Je t'apportais à boire ma Tigressita.

FRIDA  
Je t'attendais en haut de l'échelle avec un pinceau.

DIEGO  
Je suis trop lourd pour une simple échelle.

Elle prend le verre et boit une grande lampée.

JOSEP  
Je lui avais dit de m'attendre pour commencer.

FRIDA  
Attendre ! Personne ne doit attendre pour peindre son petit coin de ciel bleu.

Diego tend une main ferme à Serge et se présente :

DIEGO  
Diego.

SERGE  
Serge.

DIEGO  
Oh ! Vous êtes français ! Avez-vous  
soif ?

SERGE  
Merci. Je veux bien.

Il prend le verre et boit comme s'il s'agissait d'eau, mais il ne s'agit pas d'eau. C'est de la Tequila.

**161. EXT. MAISON BLEUE / JOUR**

On retrouve Josep, Serge et Frida en train de terminer de peindre la façade en bleu.

Josep est en haut de l'échelle, Frida et Serge peignent le bas du mur.

**162. EXT. RUES / JOUR**

Dans un quartier animé, Josep assis par terre peint sur des abat-jours. Debout près de lui, un abat-jour dans chaque main, Serge les tend sans conviction aux passantes.



Une femme s'approche, tenant un enfant à la main. Dès qu'il entend l'enfant, Josep lève la tête et l'observe longuement. Si intensément que la femme, au lieu d'acheter, repart.

SERGE  
Si tu fais fuir les clientes !

JOSEP  
Il doit avoir 5 ans.

SERGE  
Qui ?

JOSEP  
Mon enfant. L'enfant de Maria.

SERGE  
Mais tu m'as dit que...

JOSEP  
Et s'ils avaient survécu malgré tout ?

Il s'interrompt. Des cris d'enfants au loin...

**CUT TO :**

On retrouve Josep et Serge, debout côte à côte sur le trottoir, un abat-jour sur la tête, immobile dans une pose de lampe sur pied à forme humaine, bras cassé dans le salut des Républicains. Ce qui fait rire les passantes.

Un couple d'oiseaux vient même se poser sur eux.

**163. EXT. MAISON TROTSKY / JOUR**

Josep et Serge traversent un petit jardin foisonnant, où les fleurs rouges éclatent au soleil .

JOSEP  
Tu sais, mon cœur est communiste, rouge comme le sang, c'est la chaleur, c'est la vie, c'est... Mais... Et peut-être que

s'il n'y avait pas eu tout ça, Franco, Hitler, le pacte germano-soviétique...

**164. INT. MAISON TROTSKY / JOUR**

Les doigts de Josep épousent des trous dans un mur. Serge le regarde.

JOSEP

...peut-être que si je n'étais jamais allé au front, flanqué d'un côté par un trotskiste et de l'autre par un anarchiste, peut-être que si je n'avais jamais été parqué comme un animal dans un camp avec ces mêmes trotskistes et anarchistes... peut-être j'aurais trouvé ça normal... qu'on vienne de si loin pour tuer Trotsky. Ils l'ont raté une première fois... C'est d'un coup de piolet dans la tête qu'ils ont réussi leur coup. Comme on tue un taureau. Ça me fait peur.

SERGE

Quoi ? Qu'est-ce qui te fait peur ?

JOSEP

De penser que j'aurais pu être un de ceux-là. Ils avaient combattu Franco eux aussi, les assassins de Trotsky. On s'est peut-être retrouvés côte à côte dans une tranchée. Qu'est-ce que j'ai en commun avec eux, aujourd'hui ?

**165. INT. IMPRIMERIE / JOUR**

Gros plan sur les planches d'imprimerie des dessins de Josep avant massicotage.

En fond sonore, les rotatives qui tournent à plein régime. Des mains passent devant les planches, caressent un dessin...

SERGE, OFF

Josep, viens ! Viens voir !

JOSEP, OFF

Non, je... je tiens pas à les voir.

SERGE, OFF

Mais viens ! C'est presque mieux que l'original, le livre va être magnifique.

La main de Josep entre en champ et se fige.

SERGE, OFF

Josep ?

**Le regard de Josep fixe intensément les dessins, entre sidération et absence. Alors qu'il regarde ses dessins, les bruits plus ou moins agressifs du camp lui reviennent en mémoire, accompagnant et donnant du relief à chaque dessin : les cris des gendarmes,**

quelques phrases de ses compagnons de camp qu'il ne reverra sans doute jamais plus, leurs maigres rires, leurs râles de mort, un chant...

SERGE, OFF  
Josep !

JOSEP  
(en castillan, sortant de sa sidération)  
Il faut encrer plus, il faut donner plus de corps et de puissance...

TECHNICIEN, OFF  
(en castillan)  
Oui monsieur Bartoli, mais si j'encre trop on risque de perdre en précision du trait, ça risque de baver et...

JOSEP  
(le coupant)  
C'était comme ça là-bas, noir, blanc, dur, violent...

#### 166. INT. ATELIER FRIDA / JOUR

Josep, immobile, pose pour Frida.  
Elle a commencé par peindre son visage.  
Puis elle se lève et retire sa robe, dévoilant le corset qu'elle porte au-dessous.  
Serge passe la tête par la fenêtre et découvre Frida, en corset, en train d'enfiler sa robe à Josep. Qui en profite pour poser sa main sur la cuisse de Frida.  
Frida, enjouée, se penche (une grimace nous rappelle que son corps la fait continuellement souffrir) pour murmurer à l'oreille de Josep :

FRIDA  
Un jour je te rejoindrai quelque part,  
pas ici, et tu seras ma pluie, tu  
pleuvras sur moi et moi, comme la  
terre, je te boirais. Et ton eau  
apaisera mes souffrances, je  
redeviendrai belle...

Serge retire sa tête tandis que les lèvres de Frida effleurent celles de Josep et se mettent à chantonner à sa façon "Cielito Lindo" :

FRIDA  
*Árbol de la esperanza  
Mantente firme<sup>19</sup>  
Que no lloren tus ojos  
Cielito lindo al despedirme...<sup>20</sup>*

---

<sup>19</sup> - "Árbol de la esperanza Mantente firme" est un tableau de Frida Kahlo. Le titre est extrait de la chanson populaire Cielito Lindo.

<sup>20</sup> - Arbre de l'espoir, reste droit, que tes yeux ne pleurent pas, joli petit ciel, au moment de partir

CUT TO :

Frida a habillé Josep en femme mexicaine, des fleurs dans les cheveux, pour en faire le portrait (dans la veine de celui-ci).



FRIDA

La couleur est partout, on croit qu'une ombre est grise, mais si on regarde, si on regarde vraiment, l'ombre d'une fleur par exemple, c'est lilas, c'est violet, pervenche, et dans la lumière du soleil, la fleur a des couleurs d'argent.

JOSEP

Toutes ces couleurs, ça fout la trouille.

FRIDA

*(gentiment moqueuse)*

Tu es rempli de trouille mon cher Josep.

JOSEP

*(sérieux)*

Je ne crois pas, non.

FRIDA

Dans la vie, dans la vraie vie, le trait n'existe pas, ton trait, celui de tes dessins, celui que trace un enfant dès qu'il est capable de dessiner, ça n'existe pas en vraie vie. La vie n'est pas constituée de traits, de contours, la vie ce sont des masses de couleur qui comme de petites armées s'affrontent, ou comme les saveurs d'un plat se complètent, se juxtaposent, se mélangent, la vie ce sont des couleurs qui s'attirent et se repoussent comme des amants enflammés... Toi, tu as peur, alors tu te réfugies derrière des traits, tu t'en sers pour... pour rester loin de ton sujet, tu caricatures parce que ce que tu as vu, ce que tu gardes dans ta mémoire te fait peur.

JOSEP

*(s'emportant)*

Mais tu fais pareil avec tes couleurs !  
Les couleurs te servent à... à détourner  
tes souffrances, non ?

FRIDA

Je ne détourne rien.

JOSEP

*(s'emportant toujours)*

Mais ta rage, ta haine de ce corps qui  
tout le temps, tout le temps n'est que  
douleur, tu...

FRIDA

*(riant)*

Les douleurs aussi, ce sont des  
couleurs tu sais.

JOSEP

Mais...

Elle le fait taire d'un baiser sur les lèvres. Les mots de Josep l'ont touchée, une larme coule sur sa joue. Elle marmonne à nouveau la même chanson, mais dans sa voix les fameux "Ay ay ay ay ay" traduisent sa souffrance :

FRIDA

*Ay ay ay ay ay  
porque sin nido  
Lágrimas en tus ojos  
Cielito lindo no me despido  
Ay ay ay ay ay  
canta y no llores  
Porque cantando se alegran  
Cielito lindo los corazones<sup>21</sup>*

#### 167. EXT. MAISON BLEUE / NUIT

Serge sort de la maison pour fumer une cigarette.  
Il respire le parfum des fleurs qui flotte dans l'air.  
Des enfants passent en courant, sans lui prêter attention.  
Puis une fillette court vers lui. C'est une petite européenne.

FILLETTE

Papa, papa.

Elle lui tend une enveloppe.

VALENTIN, OFF

C'est maman ? Mais qu'est-ce qu'elle  
faisait au Mexique ?

Le décor change, suivant la mémoire confuse du grand-père.

---

<sup>21</sup> - Parce que sans nid, des larmes dans tes yeux, mon joli petit ciel je ne pars pas, chante et ne pleure pas, chanter rend les cœurs joyeux.

1950

**168. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

On se retrouve dans l'appartement du grand-père, celui dans lequel il est en train de mourir, mais plus de 50 ans plus tôt.

La fillette tient toujours l'enveloppe, elle court vers Serge, la quarantaine.

FILLETTE

Papa, papa, papa, papa...

Pendant qu'elle court, le décor change encore.

1939

**169. EXT. CAMP / JOUR**

Nous sommes dans le camp, sur la plage, les chevaux sont attachés en rond derrière Serge (toujours 40 ans) et sa fille.

Serge a coincé l'enveloppe sous son bras invalide pour l'ouvrir de son autre main.

Un livre tombe dans le sable, sa fille le ramasse et le secoue : c'est l'édition mexicaine des croquis du camp : "campos de concentraciòn 1939-194...".

Dans l'enveloppe, Serge trouve un dessin, celui qu'il conservera toute sa vie, le portrait de Helios.

Dès qu'elle voit le dessin, sa fille dit, l'air dégouté :

FILLETTE

Pourquoi il est mort, le monsieur ?

Serge lève la tête. Dans l'enclos disciplinaire, un homme est suspendu par les mains au poteau.

**DE NOS JOURS**

**170. EXT. NEW YORK / JOUR**

Valentin, 22 ans, marche dans les rues de New York sans pouvoir quitter des yeux les affiches annonçant la grande exposition Josep Bartoli. On retrouve sur l'affiche le dessin de Martin, l'unijambiste.

**171. INT. EXPOSITION BARTOLI / JOUR**

Valentin traverse les salles où sont exposées les œuvres de Josep.



Une journaliste interviewe une vieille dame, **Bernice**, la veuve de Josep. Un cadreur filme. On reconnaît derrière Bernice la toile que peignait Josep dans son atelier.



**BERNICE**

*(en anglais)*

Ne me demandez pas de date, c'est tout juste si je me souviens qu'on s'est rencontrés en 1958. Ce tableau, oui, c'était vers la fin, il était presque aveugle... Il n'a jamais cessé de peindre jusqu'à sa mort, il avait toujours des projets, pour les États-Unis, pour le Mexique et pour Barcelone, il était retourné à Barcelone après la mort de Franco...

Valentin a atteint la salle où sont exposés les dessins des camps. Il ralentit le pas. Les dessins défilent devant ses yeux, chacun rappelle à Valentin les histoires que lui a racontées son grand-père : les chiottes, le jeune homme au numéro 38, les danseuses, les viols...

Puis Valentin s'immobilise en face de deux dessins, l'un au-dessus de l'autre.

Le dessin du haut représente deux mains, attachées par une corde à un poteau.

Celui de dessous, un homme affalé au pied d'un autre homme.

Valentin s'avance vers les deux dessins, déclenchant l'alarme.

**2005**

#### **172. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR**

La mère finit par arriver, très en retard. Le grand-père dort.

Dans un coin, le fils dessine.

La mère presse son fils. L'ado défait la feuille de son bloc, la pose sur les mains de son grand-père et suit sa mère après avoir récupéré le portrait de Helios que son grand-père lui a donné. Apercevant ce dessin dans les mains de son fils, sa mère s'exclame :

**MÈRE**

Pas ça !

**VALENTIN**

Grand-père me l'a donné.

**MÈRE**

Tu amènes pas cette horreur chez nous !

VALENTIN  
C'est un souvenir de grand-père !

MÈRE  
Tu le caches, t'as compris ! Je le vois  
une seule fois, je... je !...

## DE NOS JOURS

### 173. INT. EXPOSITION BARTOLI / JOUR

Tandis que l'alarme sonne encore, Valentin, heureux, fait demi-tour. Il croise la jeune femme du début, celle qui l'a traité de tous les noms dans la rue. Il lui sourit.

Elle regarde, bouche bée, les deux dessins que Valentin fixait juste avant. Un troisième dessin a pris place entre les deux autres, coincé sous le cadre du haut : c'est le dessin que son grand-père a donné à Valentin, le portrait de Helios.

Le triptyque est enfin reconstitué : Josep au pied d'Helios, puis le visage d'Helios, et ses mains suspendues au poteau.

En s'éloignant, Valentin croise deux gardes qui courent vers les dessins. Il ne se retourne même pas en entendant les cris de la jeune femme, qui insulte les deux gardes qui se sont emparés d'elle.

Plus loin, il croise Bernice qui elle aussi se dirige vers les dessins. Elle le regarde, il lui sourit.

2005

### 174. INT. APPARTEMENT GRAND-PÈRE / JOUR

Sur la feuille posée sur les mains du grand-père, on retrouve le dessin du début, la superbe fresque qu'avait croquée Valentin en noir et blanc.

Mais le dessin a changé. Il est à présent en couleur et Valentin y a rajouté, dans l'encoignure, la femme sur ses cartons, près de son caddie...

Le grand-père le regarde, approbateur.

## DE NOS JOURS

### 175. INT. EXPOSITION BARTOLI / JOUR

Bernice est devant les trois dessins. Elle n'en revient pas, émue aux larmes.

BERNICE  
(*en anglais*)  
Josep m'a souvent parlé de ce dessin,  
mon Dieu !

La jeune femme leur indique du doigt le dos de Valentin, loin déjà, à l'autre bout de l'enfilade de salles.

Valentin s'immobilise et se retourne vers eux.

Bernice lève son poing, dans le salut des Républicains espagnols.

Valentin se saisit d'un crayon qui dépasse de sa poche et le glisse entre ses dents, dans ce geste qu'avait coutume de faire Josep.

1990

**176. INT. ATELIER JOSEP / JOUR**

Vision trouble de la toile en cours, c'est un subjectif de Josep. Le visage de Josep entre en cadre, le pinceau coincé entre les dents, et son œil presque aveugle vient observer ce qui est tombé là. Il découvre la cendre qui dessine comme une bouche. Il sourit. Puis son pinceau entre en cadre et barbouille la cendre pour en faire une "vraie" bouche.

